

Contes des chemins creux

(livre 1)

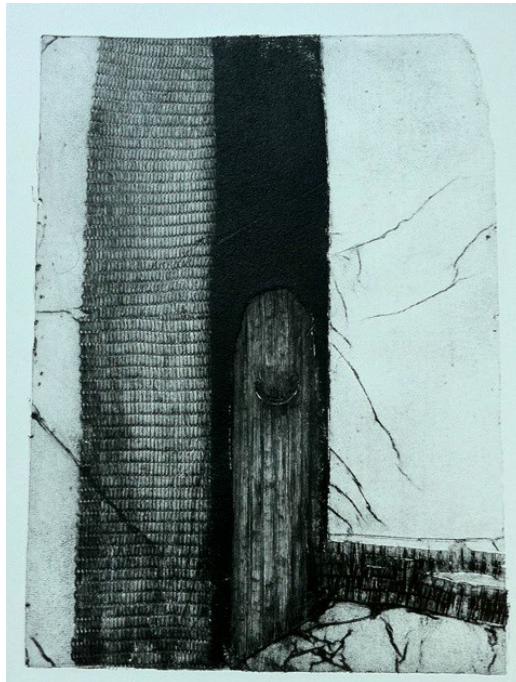
Didier Gille

Didier Gille / didier_gille@hotmail.com

La tour

I

Un méchant petit grésil, le dernier de la saison sans doute, picote les joues de Trulle, les rougissant et les gonflant comme deux ballons d'enfant. Il a quitté La Ville de bon matin et chemine depuis des heures dans les chemins creux bordés de



fourrés. Le grésil tombe juste assez pour que s'estompent ciel,

chemin et bas-côtés en une nacre laiteuse ; si bien que quoiqu'il ait les yeux grand ouverts, Trulle s'y enfonce à tâtons, jouissant de cette cécité de circonstance : le paysage alentour lui reste étranger, c'est parfait ainsi. Il a faim. Balayant une pierre de sa pellicule glacée, il s'y assied et déballe le pistolet au haché qui est tout son viatique. Y a-t-il rien de plus roboratif qu'un pistolet au haché ? Avisant un filet d'eau qui sourd du talus bornant son horizon, il s'y abreuve goulûment. Il repart, vers nulle part, plus loin.

Insensiblement, le chemin s'élève, à moins que ce ne soient ses bords qui s'abaissent. Bientôt, il s'élargit et débouche sur une plaine inquiétante par son immensité ouverte sur d'autres immensités. Un léger vertige le prend, comme au bord d'un précipice. Et il voit la tour, carrée, sombre, solitaire, à la fois menaçante par sa massive présence et rassurante par son ancrage dans le vide du paysage. Déjà, un tropisme entêtant l'entraîne vers l'édifice.

Le bâtiment de briques a l'apparence d'un clocher ou d'un beffroi, si fréquents dans ces contrées, si ce n'est qu'il ne comporte aucun abat-son et est donc démunie de cloche. Pas de fenêtre, une seule porte, énorme, en bois, du chêne, semble-t-il, renforcée par de solides ferrures. Du costaud. Peut-être la région n'est-elle pas sûre... Pas le moindre village, chaumière ni fumée aussi loin que porte le regard ; la tour seule dans un désert blanc. Trulle n'en est plus qu'à dix pas.

Vu de près, le portail est gigantesque : six gros gonds sont nécessaires à sa manœuvre et le heurtoir, en forme de bouche au sourire éclatant, est de dimension imposante. Le heurtoir, justement, va-t-il seulement pouvoir le soulever ? et même l'atteindre, tant il a été fixé haut ? Sur la pointe des pieds, toutefois, il réussit à l'actionner ; le marteau fait un bruit terrible en retombant et, aussitôt, Trulle entend un trottement et une voix aigrette : « On arrive, on arrive... » La porte s'ouvre avec une facilité déconcertante, et il fait face à un immense vestibule dépourvu de tout ornement et de tout meuble, une pièce parfaitement nue aux plafonds qui se perdent dans les hauteurs, aux murs qui se perdent dans la pénombre ; seuls une suspension et quelques cierges l'éclairent. Devant lui se tient un petit bonhomme à l'air affairé :

« C'est toujours pareil... Il suffit que j'entreprenne une tâche urgente et délicate, et « boum ! boum ! », quelque original de passage conçoit l'idée saugrenue de cogner à la porte.

— Excusez-moi, monsieur ; je ne pouvais pas deviner que vous étiez en train de... »

— Somnoler. Oui, monsieur, je somnolais.

— C'est fort fâcheux. Et ça arrive souvent ?

— Monsieur, sachez que je somnole quand l'envie m'en prend.

— Non, je voulais dire... qu'on frappe à la porte...

— Voyons... Il y a sept ans tout juste, un individu s'est présenté...

- Il devait être grand, je suppose, parce que le heurtoir...
- Le heurtoir ! Vous me parlez du heurtoir ! Eh bien, moi, je n'en parle pas.
- Il est très haut.
- Et après ? Où est-il écrit que les heurtoirs devraient être au ras du sol ?
- Nulle part, vous avez raison, mais je m'étonnais de sa position. Peu de gens doivent être à même de le manier...
- Tant mieux.
- Vous-même devez éprouver quelques difficultés...
- C'est bien possible, mais pourquoi voudriez-vous que je m'en serve. J'habite ici, bon sang !
- Mais si vous sortez ?...
- Je ne sors jamais. Bon, si vous en avez fini, je retourne à mes activités.
- Attendez, je vous prie... J'ai beaucoup marché et il fait très froid dehors. Pourrais-je me reposer quelques moments en votre demeure ?
- Ce n'est pas *ma* demeure.
- Bien. Pourriez-vous alors demander au maître des lieux s'il m'autorise...
- À vous vautrer dans un de ses délicats canapés ? C'est qu'il n'est guère facile, le maître... Votre nom ?
- Je m'appelle Trulle, mais ça ne lui dira rien.
- Laissez-le en juger, monsieur Trulle. C'est lui, le maître. »

Le bonhomme tourne les talons et traverse l'immense salle à petits pas, mais si vite qu'on dirait un pet céleste, laissant Trulle, les pieds tout froids sur les dalles froides. « *Quel être singulier...* ». Ne sachant que faire de son abandon, il parcourt de long en large l'imposant vestibule. Mais non, voyons, la tour est carrée ! alors de long en long ? ou de large en large ? Pour en avoir le cœur net, il décide de compter ses pas, du portail au mur opposé, qu'il n'arrive pas à distinguer sous la faible lueur des luminaires : « *Un, deux...* » À cent vingt-quatre, il se retourne ; il ne voit plus la porte ni la muraille d'où il est parti ; il ne voit pas plus celle qu'il cherche à atteindre ; à gauche, à droite, pareil, c'est le néant... Son vertige le reprend.

« Ah ! Monsieur Trulle.

— Monsieur ?...

— Lemaître. À combien en étiez-vous ?

— Je vous demande pardon ?...

— Vous mesuriez, n'est-ce pas ? Alors, combien de pas ?

— Cent vingt-quatre.

— Pas mal. Continuez. Tenez, je vais compter avec vous. Cent vingt-cinq, cent vingt-six... »

À cinq cents, Trulle, toujours sans rien de vertical à quoi accrocher son regard, s'arrête.

« Alors ? On fatigue, mon jeune ami ?

— Non. Je réfléchis...

— Je vois... À combien estimez-vous la distance que vous avez parcourue ?

— Mon enjambée fait exactement nonante-sept centimètres. Nous sommes donc à quatre cent quatre-vingt-cinq mètres de la porte.

— Bravo ! cher Trulle... Et vous en déduisez ?

— Que la tour est beaucoup plus grande qu'elle n'en a l'air vue de l'extérieur.

— N'est-ce pas ? L'extérieur des choses est souvent trompeur... Désirez-vous continuer votre arpentage ? Cela risque d'être long... Ou désirez-vous vous sustenter en ma compagnie ?

— Je dois avouer que je suis mort de faim.

— Je parierais que vous n'avez rien avalé de la journée.

— Détrompez-vous, j'ai mangé un pistolet au haché en chemin.

— Et quoi de plus roboratif qu'un pistolet au haché, n'est-ce pas ? À la bonne heure. Suivez-moi. »

Le dos de Lemaître est large, il fait penser à Trulle à celui d'un bûcheron ou d'un forgeron. Les jambes par contre sont torses, presque difformes, mais n'empêchent pas le bonhomme de se déplacer fort agilement. En dix pas, ils ont atteint un mur de moellons équarris, dans lequel s'ouvre un couloir voûté, si bas que Trulle doit baisser la tête tout du long. Le corridor fait cent vingt pas. Ils débouchent dans une salle où une table, très longue, est mise comme pour un banquet : chandeliers, couverts en argent, flûtes effilées, flacons délicats, corbeilles de fleurs et de fruits...

« Peut-être attendez-vous des invités ? Je peux manger à la cuisine...

— C'est vous qui êtes mon invité, cher Trulle... Prenez donc place. Ici, je vous prie ; je pourrai mieux vous voir. »

De face, Lemaître montre un visage avenant, aux yeux pétillants, à la barbiche soignée, au nez aquilin. Mais son trait le plus remarquable est un merveilleux sourire, un de ces sourires dont on dit qu'ils sont irrésistibles.

« Alors ? on m'a dit que vous passiez par là...

— En sortant de La Ville, j'ai pris les chemins creux ; je voulais m'échapper, en quelque sorte...

— Ah, les chemins creux, la route de toutes les évasions !

— Oui. Et lorsque le sentier s'est relevé, j'ai vu la tour sur la plaine, alors...

— Votre curiosité a été piquée.

— Pas vraiment. Disons plutôt que j'ai ressenti une impérieuse envie de m'en approcher.

— Voyez-vous ça ? Et vous avez frappé à l'huis.

— Exactement. Non sans mal d'ailleurs. Votre serviteur m'a ouvert.

— Il s'appelle Levalet.

— Puis monsieur Levalet m'a fait attendre dans le vestibule et est allé vous prévenir, je suppose.

— Et vous voilà ! Prêt à déguster en ma compagnie un délicieux faisan à la flamande. Vous verrez, les chicons sont parfaits, juste ce qu'il faut comme amertume... J'y accorde la plus

grande importance. La peste de ces chicons insipides forcés en serre !

« *Cinq cents plus dix plus cent vingt... Seigneur ! un des côtés du bâtiment fait plus de six cents mètres.* »

« Quelque chose semble vous tracasser. Oh ! peut-être le faisan n'est-il pas à votre goût ?

— Non, il est délicieux... mais, excusez-moi d'y revenir, la tour m'avait semblé former un carré parfait d'une soixantaine de mètres de côté, et une de ses faces semble en faire dix fois plus.

— Peut-être une question de perspective. Mais prenez donc ce pilon...

— Oui, peut-être l'ai-je vue carrée parce que l'aile arrière m'en était cachée...

— C'est bien possible. Je vous avoue ignorer tout des dimensions et de la forme de ma demeure.

— Pourtant, on doit pouvoir s'en faire une idée de l'extérieur.

— Voilà un mot que je déteste. Je suis bien ici ; pourquoi m'en écarterais-je ?

— Personne ne sort donc jamais d'ici ?

— Si, les visiteurs de passage, comme vous. À moins que l'un d'entre eux n'erre encore dans ces murs. Ah ! ah ! Je plaisante.

— Et pour le ravitaillement ?...

— Les fournisseurs me livrent ce dont j'ai besoin. Je leur envoie mes desiderata par pigeon. On dit que jadis on pouvait régler ces petits problèmes domestiques par fil électrique ou

par ondes... mais on raconte tant de choses... Avez-vous déjà vu une onde, Trulle ? »

Lemaître lui décoche un sourire complice.

« Êtes-vous collectionneur, cher Trulle ?

— En rien, je le crains.

— Je m'en doutais. Sans doute considérez-vous les collectionneurs comme de doux maniaques inoffensifs et bêtas... Non, ne dites rien ; je ne sais que trop en quelle estime les gens nous tiennent. Mais la collection est une quête, cher Trulle ! une quête exigeante, subtile, décevante et exaltante à la fois, une quête incessante... Oh, moi aussi j'en ai vu de ces ribambelles de poupées folkloriques, de capsules de bière, de bagues de cigare, de princesses en biscuit, et j'en passe... Des entassements, rien de plus. Parce qu'aucune idée n'a présidé à leur conception. On accumule, on accumule, et on ne sait même plus pourquoi... Bah !... Mais, en vérité, Trulle, l'acte fondateur d'une vraie collection, c'est-à-dire le choix de son thème, réclame autant d'inspiration que celui du point de vue pour un peintre. Ce devrait être le *fiat lux* du collectionneur, ce n'est souvent qu'une idée en l'air !

» Ce n'est qu'une fois ce point déterminé, que commence le temps, souvent fastidieux, de la récolte... Que de déconvenues, d'espoirs déçus... Mais aussi, lorsqu'une pièce unique se présente, quelle émotion ! Il vous semble alors que cette vie absurde prend un sens — éphémère, je vous l'accorde, mais combien grisant ! —, que la quête devient conquête, que vous

avez prise sur le monde ! Ceci dit, entendons-nous sur le sens de la pièce unique. Il est facile, même pour le bétotien, de comprendre que le doublon est une faiblesse, malheureusement trop fréquente, qui relève de l'accumulation et non de la collection. Mais le presque pareil ! voilà le graal ; car plus une pièce se rapproche d'une autre et n'en diffère que par un minuscule détail, plus elle devient précieuse. C'est le chaînon manquant d'une suite, rien de moins, comme certains fossiles nous éclaireront sur l'évolution d'une espèce ou d'un rameau phylogénétique. L'idéal, voyez-vous, Trulle, serait un enchaînement où on passerait insensiblement d'une pièce à l'autre, formant une série continue que l'œil balaierait comme si elle recelait son mouvement propre... Pure vision de l'esprit, bien sûr, puisque les pièces peuvent bien se succéder harmonieusement, jamais elles n'atteindront ce point de fusion : ce sont des pièces, et en tant que telles des entités discrètes ; ce sont les quanta du collectionneur, qui doit composer avec eux pour tenter de lisser le passage d'un objet à l'autre, qu'il n'y ait pas plus d'écart entre eux que l'équivalent d'une différentielle en mathématique.

» Ce qui nous amène à la question cruciale de la présentation. Car, en admettant que le collectionneur soit parvenu à réunir quelques séries fluides et homogènes, Comment va-t-il en rendre compte ? Comprenez bien, cher Trulle, la nature inextricable du problème. Prenons, par exemple, une suite de pièces présentant continûment toutes les nuances du spectre ; le classement s'impose de lui-même. Bien. Mais il se trouve que, disons, la troisième, comble parfaitement une lacune dans

une autre suite où les pièces sont rangées par taille, et que la cinquième, elle, pourrait s'intercaler avec bonheur dans une série dont le fil conducteur est une caractéristique encore différente. Lesquels de ces critères de classement privilégier ? lesquels abandonner ? Pour en rendre parfaitement compte, il nous faudrait pouvoir présenter notre collection dans un espace multidimensionnel, ce qui, naturellement, est impossible. Le casse-tête semble ne pas avoir de solution. Je crois pourtant l'avoir résolu de manière élégante... »

Lemaître affiche un état de surexcitation intense. Trulle, qui ne s'est jamais posé semblables questions, est autant médusé qu'émerveillé par la fougue de son hôte. Comment imaginer qu'une simple collection puisse entraîner autant de passion, autant de réflexions savantes. Il en éprouve une rare admiration. Un point toutefois le préoccupe en dépit de l'exposé fort complet de Lemaître :

« Mais comment faites-vous pour rassembler les éléments de votre collection sans jamais sortir ?

— Excellente question !... J'ai, dans mon jeune âge, parcouru le monde, à la recherche de telle ou telle pièce. Je ne sais combien de fois j'ai fait le tour de la terre... Finalement, j'ai compris que cela n'était que vaine agitation... Comme je vous l'ai dit, tout dépend du choix du thème... Le temps semble venu de vous présenter ma collection, vous saisirez mieux mon propos. »

Il conclut en affichant un sourire séducteur, qui ne peut qu'entraîner une adhésion à l'invitation. Trulle y répond lui-même par un grand sourire.

« Savez-vous, cher Trulle, que vous avez un sourire très intéressant... »

« Suivez-moi. »

À nouveau un long et bas couloir, que Trulle ne songe même pas à mesurer tant il éprouve de curiosité à contempler la collection de Lemaître. Ils s'arrêtent devant une porte de fer protégée par un système compliqué de chaînes, de cadenas et de serrures. Lemaître y farfouille au moyen d'un imposant trousseau de clefs. La porte s'ouvre sur un réduit si exigü qu'une troisième personne ne pourrait y pénétrer. Lemaître referme soigneusement la porte d'entrée et s'attaque aux multiples fermetures de celle qui lui fait face. Trulle, oppressé par ce confinement extrême, laisse échapper un soupir.

« Ne vous inquiétez pas, nous sommes dans un sas dont la convenance vous apparaîtra bientôt. Voilà, la porte est libérée, mais avant d'en actionner le pêne, il me faut faire l'obscurité. »

Et Lemaître souffle la mèche de la lampe qu'il tient à la main. Presque aussitôt, Trulle sent un puissant appel d'air : le sas vient de s'ouvrir sur une salle sans doute très spacieuse. Un léger bruit, indéfinissable mais qui tient du souffle, en provient. Lemaître dut alors manipuler un interrupteur car une étrange lueur, certainement d'origine électrique, vient illuminer l'espace sans qu'on en puisse déterminer la source.

« Surprenant, n'est-ce pas ? De la lumière froide... Sans quoi mes petits chéris risqueraient de venir s'y griller comme les papillons de nuit aux lampadaires. Ne sont-ils pas superbes les mignonnets ? »

Partout dans la pièce volettent des sourires. Il y en a des milliers, tous différents, froufroutant, se rassemblant en nuées, se séparant, virevoltant. Peu farouches, ils viennent frôler Lemaître et même Trulle, pétrifié par le spectacle mouvant qu'ils offrent.

« Venez, venez ! mes agnelets, venez saluer Lemaître et son invité Trulle. »

Les sourires s'approchent, en vol stationnaire, puis viennent se poser qui sur la tête, qui sur l'épaule, qui sur la main des deux visiteurs. Lemaître jubile. Trulle, dont l'appréhension s'évanouit, ne sait plus où donner des yeux et commence à montrer des signes d'enthousiasme :

« Oh ! voyez celui-ci ! là, sur mon doigt, il est superbe !

— Vous avez raison, c'est Radieux numéro trois, un de mes préférés. »

Radieux numéro trois quitte le majeur de Trulle pour exécuter deux pirouettes pleines de grâce avant de regagner gentiment sa main. Trulle est conquis.

« Et maintenant, je vous présente le plus remarquable de mes petits pensionnaires : Énigmatique numéro un, ici !! »

Il y a un mouvement d'ensemble de la multitude, qui s'écarte pour faire place au sourire qui s'avance, dignement, vers Le-

maître, devant lequel il esquisse une forme de révérence, pleine de retenue.

« Là, là, mon beau ! Viens donc te présenter à mon ami Trulle qu'il puisse t'admirer. »

Énigmatique numéro un est un sourire indéfinissable, ambigu, d'une élégance, d'une distinction, d'un cachet qu'on pourrait dire aristocratique.

« C'est incroyable ! ils vous obéissent...

— Ne suis-je pas Lemaître ? Vous comprenez maintenant comment j'ai résolu le problème du classement. Voyez... Désarmants ! »

Une dizaine de sourires se détachent du lot, tous plus désarmants les uns que les autres, et se rangent en colonne.

« Complices !... Infantins !... Radieux !... Moqueurs !... Rieurs !... Ironiques !... Tendres !... Ineffables !... Vagues !... Charmants !... Doux !... Contenus !... Délicieux !... Discrets !... Enchanteurs !... Exquis !... Figés !... Insaisissables !... Sardoniques !... Ambigus !... Maternels !... Sarcastiques !... Mystérieux !... Timides !... »

À chaque commandement, des colonnes se forment et se défont, affichant toutes les nuances de leur attribut.

« C'est merveilleux ! Jamais je n'aurais imaginé qu'une collection puisse être aussi expressive, aussi vivante !... Car je suppose que vous n'avez usé d'aucun artifice... Ce sont de *vrais* sourires, n'est-ce pas ?

— Vrais de vrais, cher Trulle. Tous délicatement détachés de leur support.

— Et ces si ravissants sourires, où les avez-vous dénichés ?

— Oh ! De ci, de là, lors de mes pérégrinations de jeunesse, mais la plupart émanent de simples visiteurs de cette tour : certains avaient un sourire digne d'intérêt... C'est la raison pour laquelle j'ai renoncé à toute sortie. Puisque les pièces de ma collection viennent à moi spontanément, pourquoi irais-je battre le monde ?

— Mais cela a dû vous prendre un temps considérable ! D'autant que Monsieur Levalet m'a confié que vous ne receviez pas beaucoup de visites.

— Tout dépend du temps dont vous disposez... Puis-je à présent vous proposer un jeu, cher Trulle ?

— Un jeu ?

— Oui, un jeu d'enfants à vrai dire. Vous le connaissez, j'en suis sûr. J'en ai seulement modifié un mot. Commençons : Un p'tit bonhomme sans sourire... À vous... Allez !... Deux p'tits bonhommes... »

Lemaître décoche à Trulle un sourire chaleureux, envoûtant, communicatif... Celui-ci sent les coins de ses lèvres se relever... Au même moment, comme une ombre fugitive, il entreperçoit, au-sein même du superbe sourire qui est en passe de l'embarquer, un autre sourire, carnassier celui-là – Il n'y a pas de sourires carnassiers dans la collection de Lemaître.

Et soudain, il comprend : s'il sourit, son sourire ira voler avec les autres dans la prison de la tour, sous la lugubre lumière froide électrique, sans doute pour toujours. Qu'advient-il

donc aux visiteurs après l'extraction de leur sourire ? Lemaître n'en a rien dit. Et Trulle ne tient pas à en faire l'expérience.

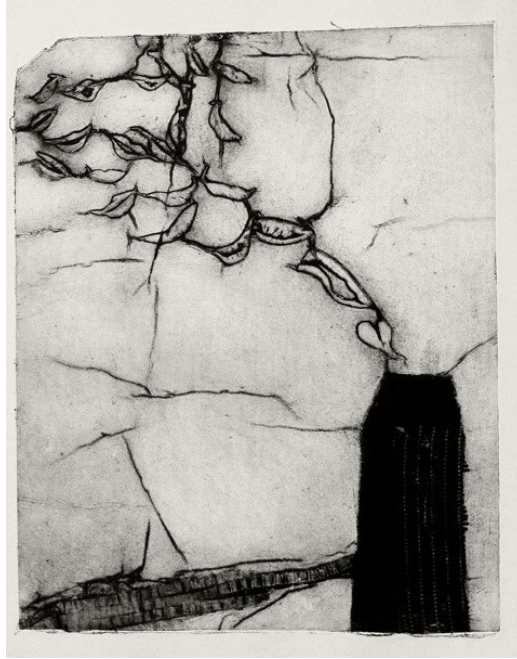
« Allons, cher ami... Ce n'est pas difficile... Trois p'tits bonhommes sans sourire... »

Lemaître ne sourit plus du tout.

Le coup des p'tits bonhommes est redoutable car, même s'il ne voit plus qu'un visage dur, fermé, implacable, Trulle devine derrière cette face hostile un sourire assuré de sa victoire. Comment résister aux p'tits bonhommes ? Toujours, à ce jeu, il a craqué...

C'est alors que, dans l'urgence où il se trouve, lui vient une idée diabolique : il amorce un sourire – Lemaître baisse sa garde –, et, sans transition, le transforme en une grimace si abominable, si désespérée, que son vis-à-vis, désarçonné, s'effondre sur le sol, hurlant de terreur. « *Seigneur ! l'aurais-je occis ?* » Mais Lemaître se relève en titubant. Sa superbe l'a abandonné, sa barbiche est en broussaille, ses yeux éteints, son nez même pend comme un mol appendice et, surtout son merveilleux sourire, si avenant, si sympathique, si irrésistible a fait place à un rictus d'une tristesse extrême. Son visage s'est affaissé. L'homme séillant a fait place à un vieillard gémissant.

Ce en quoi consiste cette grimace, que Trulle a mise au point des années durant pour faire rire les enfants, ne peut être, pour d'élémentaires raisons de prudence, décrit ici. Les armes secrètes doivent le rester.



Trulle parcourut en sens inverse les six cent onze mètres et dix centimètres qui le séparent du portail d'entrée, entendant au loin Levalet maugréer : « On arrive, on arrive... » Mais cela ne le concerne plus.

En sortant, il jette un coup d'œil au heurtoir. Celui-ci, avachi, montre tous les signes d'un profond accablement. Levant les yeux au ciel, il voit tournoyer gaiement un vol de sourires sur la plaine : il n'a pas refermé la cage.

Il reprend le chemin qui l'a mené à la tour ; quelques enjambées plus loin, il se creuse à nouveau, offrant à Trulle sa protection bienveillante.

La Ville

II

Trulle se dirige, par les chemins creux, vers La Ville, cette Ville qu'il a quittée il y a longtemps. Il musarde en cheminant, se gavant de fraises des bois et de myrtilles, s'amusant d'un lapin et de son museau frétilant, appréciant le vol magistral d'une buse, s'émouvant d'une nichée aux petits becs béant sur l'infini. La route étant encore longue, il marque une pause pour manger un morceau, met la table, une serviette à même le sol, déballe le pistolet au haché qu'il a eu la prévoyance d'emporter et y mord avec appétit. Le soleil est déjà haut et se faufile entre les feuilles des arbres qui bordent le sentier, dessinant de petits ronds de lumière sur la surface terreuse.

Mais il faut avancer... Il laisse les miettes aux oisillons et reprend son chemin, d'un bon pas malgré le peu d'attrait qu'il éprouve pour sa destination. La décision est sienne, inutile d'atermoyer.

Il approche. Il sent La Ville du nez et des oreilles bien avant qu'il ne la voie : fumée, souffre, pétrole, bouffées chagrines, sueur, méfiance, odeurs fébriles de gens pressés, bruits mécaniques, invectives, chuchotis des ragots. Il est de retour.

On lui a dit qu'il s'y passe quelque chose. Quoi ? Quelque

chose. Il n'a pu en savoir plus mais cela lui a suffi pour se mettre en route.

La Ville. C'est la sienne, bien sûr. Celle où il a grandi, où, gamin, il a cru mourir d'amour pour une fillette en jupe plissée, où il a joué à la guerre, sarbacane au bec et fléchettes en papier journal roulé en cônes pointus à la ceinture, où il s'est éraflé les genoux sur le gravier des allées cavalières... La Ville où il a suffoqué. La Ville et ses chaussées grises, ses fenêtres menaçantes, sa neige boueuse, son vain printemps. Sa ville. Celle des autres aussi, évidemment.

Les autres, il les a aimés quand leurs gros rires résonnaient comme des tonnerres dans les bistrots, quand ils jouaient aux cartes, sérieux comme des papes de très mauvaise foi, quand ils prenaient un dernier pour la route — le verre en vérité n'était pas pour la route mais pour eux. Il les a aimés pour leur gentillesse, leur bon cœur, leur humour gras. Mais leurs plaintes d'enfants gâtés, leur bêtise face à l'inconnu, leurs maladies bavardes, leur amour d'un confort de pacotille et leurs sottises lâchetés ont fini par lui taper sur les nerfs. Que sont devenus Janke le boucher, Pit l'épicier et Jelle le chômeur ? va-t-il les revoir ? sont-ils morts ? ou ont-ils rejoint la cohorte de ceux qui, comme lui, de commune lassitude, errent aujourd'hui par les chemins creux, vendant de-ci de-là leur force de travail ou rendant quelques menus services en échange de nourriture ou d'ustensiles ?

Il faut franchir l'autoroute qui ceinture La Ville où filent des

automobiles, des motos, des bolides et des ambulances pour ramasser les accidentés. Mais, précisément, l'autoroute est désespérément vide et silencieuse, d'un horizon à l'autre...
« *Où sont-ils ?... Il se passe vraiment quelque chose.* »

Il la traverse bonnement à pied, se régaland de ce moment singulier comme d'un fruit oublié. C'est de l'autre côté qu'il retrouve les véhicules de La Ville, à l'arrêt. Depuis le trottoir, Trulle observe leurs occupants, tous énervés, tous prêts à bondir dès qu'une trouée se présentera. Mais il n'y a jamais de trouée... Par désœuvrement peut-être, ou par dépit, l'un ou l'autre emballe tout à coup son moteur ou joue du klaxon ; les plus excités, qui sont restés en prise, font de petits bonds sur place. « *Ils vont niquer leur embrayage, les andouilles.* » L'embouteillage s'étend à perte de vue vers le centre-Ville ; une brume toxique en monte et forme une nappe immobile orangée. « *Mais où trouvent-ils encore du carburant ? C'est pire que dans mon souvenir.* » Car, outre les gaz d'échappement, une fine poussière plombe le ciel, et se dépose sans bruit sur le sol en une couche poudreuse : elle fait déjà près de trois centimètres d'épaisseur. Il n'a jamais vu ça. « *Saloperie !...* »

Mais il n'est pas venu pour insulter La Ville, ni quiconque d'ailleurs, il est là parce qu'il s'y passe quelque chose. Les faubourgs, hormis les voitures, sont vides. Personne dans les rues, personne aux terrasses des cafés, personne dans les parcs municipaux, pas de fanfares dans les kiosques. « *Où sont-ils tous passés ? Ce doit être l'heure d'un feuilleton idiot...* »

Il continue sa progression, vers le centre tant qu'à faire ; si

quelque chose se passe, il lui paraît logique que ce soit là. Il approche, encore trois ou quatre kilomètres... Un grondement sourd qui vient de sa gauche l'arrête. Cela ressemble à de gigantesques coups de boutoir, comme si un formidable bélier mécanique battait des pieux de fondation. Trulle tourne la tête mais n'aperçoit rien de remarquable. Si, pourtant, une colonne incertaine, peut-être vaporeuse, s'élève, à hauteur du stade de football ; est-elle liée aux chocs qui ébranlent La Ville ? S'agit-il d'une explosion accidentelle ? d'un attentat ? d'une émeute ? d'un effondrement d'immeuble ? d'une bringue de hooligans éméchés ayant mal tourné, d'une guerre ou bien ?... Il oblique sa marche en direction du phénomène.

À mesure qu'il en approche, la colonne révèle sa nature : il s'agit en fait d'une gerbe de projectiles jaillissant des alentours du terrain, peut-être de celui-ci même. De plus près, la fine poussière qui tombe sur La Ville a changé de composition : divers débris s'y mêlent maintenant, cailloux, gravillons, mottes de terre, brins d'herbe... Progressivement, alors qu'il avance, leur taille s'accroît ; ce sont à présent des blocs de béton, des morceaux de métal, des bouts de clôture, des branches, des arbres même qui montent dans le ciel... et en dégringolent. Avancer devient périlleux. Un couvercle de poubelle traîne, Trulle s'en protège. Il n'est pas seul à avoir adopté la tactique de la tortue : un homme et une femme viennent se joindre à lui, abrités l'un sous un plateau de table, l'autre sous un panneau d'aggloméré.

« Il faut se rapprocher du trou, dit l'homme, la trajectoire des

projectiles est légèrement tendue.

— Un trou ? Il y a un trou là-bas ?

— Un trou énorme.

— Qu'est ce qui s'est passé ? Un fontis ? Un affaissement ?

— Je ne crois pas. On l'observe depuis le début — on était au match —, Marina et moi, moi, c'est Serge. Non, il y a un machin dans le fond mais il est enfoui, on ne le voit pas... C'est ce truc qui creuse en balançant tout ce qui est à sa portée.

— Ça dure depuis longtemps ?

— Ici, non. Ça a commencé à la fin de la première mi-temps, vers seize heures, je dirais. Mais c'est rapide, le trou a presque avalé le terrain de foot, et ça continue...

— Nom d'une chique !... Attends, tu as dit « ici ». Il y en a d'autres ?

— Un peu partout dans La Ville... Je dirais qu'il y en a une vingtaine en tout. Il n'y a plus de Palais de justice, juste un grand trou. Idem pour la Grand'place, la Bourse et le Musée d'art moderne.

— Une vingtaine... Et tous en même temps ?

— Non. Les premiers sont apparus avant-hier. »

Il se passe bien quelque chose dans La Ville.

Ils sont à présent en bordure de la cavité. Celle-ci forme un cône inversé presque parfait, un gigantesque entonnoir. Serge a raison : les gravats les plus importants filent au-dessus d'eux pour aller se perdre plus loin, seuls les plus petits, sans doute freinés dans leur ascension par la résistance de l'air, retombent

dans le cratère et à proximité immédiate. Ils sont dans l'œil du cyclone.

Il observe attentivement le fond du cratère. Régulièrement, quelque chose comme une pelle géante propulse en l'air une giclée de cochonneries diverses, s'enfonçant toujours plus ; le dénivelé est proche des dix mètres. La chose a détruit toute la technologie urbaine souterraine, égouts, distribution d'eau, de gaz, d'électricité, de téléphonie... et atteint à présent la couche sablonneuse sur laquelle est bâtie La Ville. C'est maintenant ce sable qui retombe en pluie fine sur les versants du cratère. « *Du sable... Milliards de têtes ! du sable... Un entonnoir... Non, ce n'est pas possible...* » Trulle a l'irritante manie de ne pas achever ses phrases lorsqu'il réfléchit et, pour le coup, c'est un maelstrom qui tourbillonne dans son crâne. L'idée qui est en train de s'imposer à lui est si incroyable, si hasardeuse, si folle, qu'il préfère la garder pour lui.

« Qu'est-ce qu'on fait ? On va voir ?... »

— Surtout pas, Marina ! On ne bouge pas d'ici. Tant qu'on ne s'aventure pas sur la pente on ne risque rien.

— Et d'où tiens-tu ça, toi ? On ne te connaît même pas. Tu as l'air de connaître La Ville et en même temps on dirait que tu es étranger.

— J'arrive des chemins creux. On m'a dit que quelque chose se passait dans La Ville, on ne m'a pas menti.

— Ah... les chemins creux... Bon, je reste ici. Mais il faudra que tu t'expliques.

— Je ne suis pas encore tout à fait sûr... mais tu sauras. Et

les autorités ?

— Ils ont coupé tous les réseaux pour éviter les catastrophes. Plus rien ne fonctionne, plus de métros, de trams, d'électricité, de feux de signalisation... Tu as vu les embouteillages ? Ils sont coincés... Les autres se sont calfeutrés...

— Oui, je me demandais...

— ... On dit qu'une colonne de blindés est en route, mais je serais étonné s'ils en réunissent cinq en état de marche. »

Ce ne sont pas les blindés qui arrivent sur les lieux mais un hélicoptère kaki fatigué dont les occupants en treillis, casqués, bottés, armés, décidés, sautent sur le sol et se déploient en braquant de leurs fusils-mitrailleurs les tribunes vides. Des professionnels. Un grand bonhomme, le béret crânement posé de biais, le torse gonflé à l'hélium, prend immédiatement les choses en main : « Rammeling, Vismet et Scheilevis, descendez immédiatement dans cette saleté de trou. Encordez-vous. Ouvrez les yeux. Au rapport dans vingt minutes. » Trulle, en entendant l'ordre ne peut s'empêcher de réagir :

« Ne faites pas ça, monsieur !!

— C'est qui, ces gugusses ?

— Sais pas, commandant, ils étaient là quand on a été droppés.

— Je m'appelle Trulle, monsieur, et voici Marina et Serge... Sauf votre respect, je crois qu'il serait peu sage de s'aventurer sur ces pentes...

— Voyez-vous ça ?... Monsieur « croit qu'il serait peu sage

de s'aventurer... », Monsieur a un avis sur la conduite des opérations militaires... Pas de pékins dans mes pattes ! Faites dégager !

— On peut pas, commandant. Vous avez vu ce qui tombe juste derrière nous ?...

— Ouais. Bon, vous ne bougez pas d'ici et fermez-la, surtout vous, l'intellectuel !... Alors les gars, vous avez des frites dans les oreilles ? Dans le trou, j'ai dit !

— Je vous en prie commandant... »

Mais Trulle ne peut finir... La cordée vient de s'engager dans l'entonnoir. Et tout va très vite. À peine les trois hommes ont-ils foulé la pente que le sol se dérobe sous leurs pieds et qu'ils la dévalent cul par-dessus tête ; un tir nourri de pelletées dirigées



avec précision sur la cordée accélère leur glissade, jusqu'au fond du cratère. Là, on voit, on entrevoit plutôt tant le mouvement est rapide, deux énormes crochets luisants qui forment comme une paire de pinces. Les soldats, proprement embrochés, disparaissent en un clin d'œil sous la terre, que parcourt un ultime frémissement.

« Nom de Dieu de nom de Dieu ! C'est quoi cette merde ?

— Si je ne me trompe, commandant, nous sommes en présence d'un membre de la famille des *Myrmeleontidae*, autrement dit d'un fourmilion, ou plus exactement de sa larve.

— Encore vous !... Et c'est votre lion de l'Atlas, là, qui a bouffé mes hommes, c'est ça ?...

— Plus ou moins...

— Comment ça, plus ou moins ? Soyez précis, mon garçon !

— Vous allez comprendre dans un instant. »

Au même moment, le fond du cratère remue et les trois héros sont catapultés à quelques dizaines de mètres de leurs frères d'armes, qui se précipitent à leur secours. En vain. Sous leurs treillis presque intacts mais curieusement lâches, ne restent plus que la peau et les os.

« Jamais vu une horreur pareille... Qu'est-ce que cette sale-té leur a fait ?

— La larve de fourmilion injecte par les canaux de ses mandibules un enzyme digestif dans le corps de ses proies, puis en suce les tissus mous. Quand elle a fini son repas, elle rejette la dépouille afin que son piège reste propre, et inoffensif en apparence.

— Des saletés pareilles ne devraient pas exister.

— Vous avez parfaitement raison, commandant. Normalement, elle mesure un centimètre au plus, n'établit son piège que là où le sable est fin et sec et ne se nourrit que de petits insectes tels les fourmis. Voilà qui me plonge dans une profonde perplexité.

— Vous entendez, Verraest ? On est dans le caca jusqu'au cou et lui, il plonge dans la perplexité !...

— Cet animal n'est pas naturel, commandant, il est certainement le résultat de savantes manipulations génétiques. Mais qui ? et pourquoi aurait-on voulu créer un tel monstre ?

— Qui ? Ah ! ah ! L'ennemi, bordel ! L'ennemi. Pour bousiller La Ville, Notre Ville. Ça vous va comme réponse ? Qu'est-ce qu'on a comme artillerie avec nous, Rolleke ?

— Une roquette, chef, mais pas sûr qu'elle fonctionne...

— Passez-moi le QG. Il nous faut un appui aérien... Si un de leurs foutus zincs est en état de vol... Oh ! et puis à quoi bon ? C'est foutu... »

Le commandant fait pitié à voir, son grand corps s'est affaissé, dégonflé, prostré ; il s'est assis sur un morceau de béton, la tête entre les mains.

Trulle éprouve de la compassion pour ce colosse effondré, il aurait tant voulu lui rendre un peu de la belle énergie qui l'animait juste avant le repas du fourmilion. Mais la situation est effectivement catastrophique. Si d'autres larves montrent le même entrain que celle-ci, qui s'est remise à creuser de plus belle, La Ville ne sera bientôt plus qu'un champ de ruines. À

moins que...

« Commandant, commandant ?... »

Le commandant ne répond pas, ne bouge même plus... seules ses épaules tressautent. « *Merde ! il pleure* ». Trulle s'en approche silencieusement, exerce une petite traction sur son treillis pour lui signaler sa présence et lui parle, doucement :

« Courage, commandant... Tout n'est peut-être pas fichu.

— Allons, allons, Trulle... Ne vous donnez pas tant de peine ; épargnez-moi votre pitié... Je suis un guerrier. J'ai perdu trois hommes, mon hélico fait la gueule, la force aérienne, n'en parlons pas, la seule roquette dont je dispose risque de nous péter à la gueule et ce machin continue sa sape. Foutus, je vous dis...

— Militairement, je ne dis pas ; c'est votre rayon... Mais écoutez... Il gémit... le fourmilion... Tendez bien l'oreille, c'est à peine audible... Vous entendez, commandant ?

— Ma foi, oui ; on dirait un enfant qui pleure...

— Une larve est un enfant. Et pourquoi pleurent les enfants ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?... Parce qu'ils ont faim ?...

— Exactement. Elle a faim...

— Mais, nom de Dieu ! elle vient de se taper trois fantasins...

— Et pourtant elle n'est pas rassasiée... N'oubliez pas que son régime habituel est presque exclusivement constitué de fourmis et que près de vingt pour cent de la masse d'une fourmi

est composée d'acide formique : elle est en manque.

— Je vois où vous voulez en venir... Bon, on la gave de cet acide, là... Et après ? Ne va-t-elle pas s'exciter encore plus ? Je ne sais pas, moi, faire des bonds partout dans La Ville, dévorer tout ce qui bouge ?

— C'est un risque à courir... Je pense au contraire que cela va la calmer... Peut-être même va-t-elle entrer en nymphose...

— Trulle, s'il vous plaît... Épargnez-moi vos mots à trois sous.

— C'est une larve, commandant, comme une chenille ou un asticot ; pour devenir imago, excusez-moi, pour devenir un insecte adulte, comme le papillon ou la mouche, elle doit complètement transformer son corps, et pour cela s'entourer d'un cocon et entrer en léthargie, en sommeil. C'est la nymphose.

— Je vois, et la forme adulte de notre charmant compagnon, c'est le genre scorpion ou le genre guêpe ?

— Le genre libellule.

— Ouais, j' imagine... de la taille d'un C130 et d'un appétit d'ogre.

— C'est un insecte au vol maladroit, qui se déplace peu et surtout de nuit, et qui, contrairement à sa larve est végétarien. En fait, son seul problème, c'est de trouver un partenaire pour s'accoupler.

— Et pondre, n'est-ce pas ?...

— Et pondre, oui. »

Sur ce, le commandant sombre dans une rêverie abstraite, ses mains tracent d'étranges signes, ses doigts s'adonnent à

une mystérieuse comptabilité, un sourire indéfinissable lui monte aux lèvres...

« Bravo, Trulle ! On va faire comme vous dites. Transmissions ! Appelez-moi au trot l'usine de saloperies chimiques de la banlieue ouest : je réquisitionne tout son stock d'acide... d'acide...

— ... formique, commandant.

— ... formique. Livraison ici même, fissa. Et qu'ils dopent leur production. Si ça marche, il nous en faudra un paquet. Bon. Il me faut aussi des filets, de la taille d'un terrain de football... Quoi ? J'en sais rien, moi... Adressez-vous à un détaillant d'articles de pêche...Démerdez-vous, mon vieux !

— Des filets ?...

— Réfléchissez, Trulle ; vous m'avez bien dit que vos libellules grand format n'avaient qu'une chose en tête, s'envoyer en l'air, à condition que les femelles trouvent un mâle et vice-versa...

— Exact...

— Eh bien, on va leur faciliter le boulot... Ah ! voilà le lolo de bébé. »

Quatre camions-citernes sont en train de se frayer péniblement un chemin parmi les décombres sous l'implacable tir de barrage du fourmilion. On entend le choc des projectiles sur la tôle.

« Dites, Trulle, c'est toxique votre acide, là ?

— Oui, à forte concentration il est très corrosif ; les fourmis le projettent sur leurs ennemis pour leur infliger des brûlures

mortelles.

— Et c'est maintenant que vous le dites... Bon, ils ont réussi à passer sans casse... Vous autres, amenez les tuyaux au bord du trou ! Et faites gaffe ! trois héros, ça suffit pour aujourd'hui... Voilà... Ouvrez les vannes ! »

Les hectolitres d'acide formique se déversent dans la cavité où ils finissent par former une mare, puis un petit lac. Rien ne se passe. Jusqu'à ce qu'apparaisse en surface un formidable tourbillon qui épuise la totalité du liquide.

Tous sont sur les nerfs, ne sachant trop ce qui se passe ni, surtout, ce qui va se passer. En tout cas, la larve a cessé de creuser et d'éjecter de la caillasse.

Un silence inquiétant s'est installé, concourant à la tension générale. On attend.

Soudain, un son rauque, puissant, suivi d'un souffle de ro-gomme, s'élève du cratère et vient mourir sur le terrain dévasté.

Le commandant, chez qui pareille émotion paraît extravagante, chuchote, tout attendri :

« Écoutez, Trulle, la larve, elle a fait son rot !!! »

Il se reprend sur le champ :

« Le filet maintenant ! Déployez-le sur le trou et amarrez-le solidement : une aussière tous les trois mètres prise dans un mètre cube de béton... Quoi ?... Faites-en venir, mon vieux ou démolissez-moi un ou deux centres commerciaux... De l'imagination, bon sang !... On a combien de temps, Trulle ?

— Je pense que la larve est rassasiée et qu'elle va entrer en nymphose... Elle devrait rester calme pendant quelques mois...

Vous voulez capturer l'imag ?

— Non, peut-être ? Et pas que celui-ci. Nous allons suivre le même modus operandi pour tous les entonnoirs de La Ville. Ce serait bien le diable si nous ne réussissions pas à réunir cinq ou six couples. Marions-les, putain de Dieu !

— Ils vont pondre, se multiplier...

— J'y compte bien, Trulle, j'y compte bien. Nous allons nous lancer dans l'élevage, et quand nous aurons quelques centaines d'œufs impatients d'éclore... nous renverrons à l'ennemi la monnaie de sa pièce, avec les intérêts. Ah ! ah ! leur Ville ne sera plus qu'un trou béant jusqu'aux antipodes !... Rayé de la carte, l'ennemi... Écoutez, Trulle, vous êtes civil et normalement celle-ci ne peut être accordée qu'à un militaire, mais je compte vous proposer à la croix de guerre pour services inestimables rendus à La Ville. Je leur apporte la victoire ; ils ne pourront rien me refuser, croyez-moi.

— « *Merde, la croix de guerre...* » Ça, c'est gentil, commandant. Maintenant, excusez-moi, mais cela va faire huit heures que je suis ici... Je dois faire pipi.

— Pas de problème, Trulle. Je suis sûr que vous pissez fort et dru comme un jeune étalon. Ah ! ah ! « La croix de guerre épinglée à sa vareuse, le jeune héros entra dans le boxon... toutes les femmes en tombèrent amoureuses... Et la Suzette lui offrit son con... »

« *En plus, il chante faux... File, Trulle, loin.* »

« Eh ! on peut venir avec toi ?

— Vous voulez aussi pisser ?

— On a compris où tu vas, tu sais ? On aimerait rejoindre les chemins creux...

— Il y a place pour tout le monde dans les chemins creux, suivez-moi. »

Ils traversent La Ville, coupant au travers des rues où les automobiles continuent de jouer à touche-touche. Ils franchissent sans se presser l'autoroute vide en chantant à tue-tête. Arrivés à l'orée des chemins creux. Ils prennent une grande goulée d'air purificateur et se séparent, Trulle par ici, Serge et Marina par là.

« Pauvres ennemis... C'est la dernière fois que je rends service à un commandant. »

La mer

III

Marcher, marcher, marcher... des jours durant... Bien sûr, les chemins creux sont merveilleux, bien sûr, les nuits y sont douillettes, bien sûr, on ne peut se lasser de leur infinie variété... Mais Trulle voudrait se poser et souffler, au moins un moment. Où ? Il n'en a pas la moindre idée. Il finira bien par arriver quelque part puisque les chemins creux mènent partout et que ce n'est pas son genre de forcer le destin. Mais, pour la première fois depuis qu'il les arpente, il apprécierait une indication, un conseil, une direction...

Il est assis sur une bosse du talus, la serviette sur les genoux, et s'apprête à mordre dans son pistolet au haché quand une flèche blanche pique du ciel droit sur le petit pain, en arrache un morceau et remonte aussi vite en lançant un cri grinçant. « *Un oiseau blanc et vorace qui grince... C'est une mouette rieuse.* » L'oiseau, en vol stationnaire à deux pas de lui, l'observe de ses petits yeux méchants, attendant le moment propice à une nouvelle attaque.

« Désolé, ma belle, moi aussi j'ai faim. Allez, va-t'en !

— Désolée, mon beau, mais je n'ai pas l'intention d'obtempérer.

— Tiens, une mouette rieuse qui parle, et dans une langue



soutenue encore...

— Ça t'étonne ?

— Rien ne m'étonne dans les chemins creux. Tu parles bien.

— Pas trop mal je crois, sans forfanterie. Alors ? tu me le donnes ce pistolet ou je te tourmente jusqu'à ce que tu le lâches ?

— Tu viens de la mer ?

— Évidemment. Mais je ne dédaigne pas une incursion dans l'arrière-pays, spécialement dans les chemins creux : les gens y sont compréhensifs d'habitude. Sauf quelques mauvais coucheurs qui ne veulent pas partager leur pistolet au haché... »

Trulle réfléchit : « *La mer... pourquoi pas ?* »

« Je te propose un marché : je t'abandonne la moitié de mon repas et tu me guides jusqu'au littoral.

— Tu veux voir la mer ?

— Je cherche un coin où m'établir quelque temps. J'attendais un signe... La mer, c'est joli, et je m'entends bien avec les mouettes rieuses. Alors ?

— Tope-la ! On y va. Mon pistolet ?

— Ton demi-pistolet. »

Trulle fait deux parts rigoureusement égales et tend à la mouette celle qui lui revient. Elle s'en empare et vient se poser près de l'homme pour la becqueter.

La mouette a un vol glissé, plein de retournements et de vi-revoltes, mais prend soin de toujours rester en vue de Trulle. Celui-ci aurait atteint la mer sans son aide, mais il est agréable de suivre, sans se poser de questions, une compagne aussi gracieuse. La route sera longue, il le sait, et cela n'a aucune importance.

Quand les arbres se mettent tous à pencher en sens contraire de sa marche, il sait qu'ils approchent : la brise de mer, qui souffle en permanence vers la terre, les contraint à une croissance oblique. Bientôt, il perçoit l'odeur de varech, de sel, de vase, de poissons pourrissants et d'iode de l'embrun. Petit, il venait passer chaque année deux semaines en bord de mer avec sa mère — c'est bon pour la santé — à faire des châteaux de sable que la marée, inflexible, finissait toujours par dissoudre et araser. Il n'y est plus revenu depuis. « *Je crois que je vais m'y plaire.* »

La plage n'a pas changé même si elle change tout le temps. La marée est basse et a abandonné des flaques qui miroitent entre les brise-lames. « *Comme avant* ». Les vagues roulent, blanches sur l'eau grise, de gros paquebots, tout petits à cause

de la perspective, se suivent à la queue-leu-leu sur l'horizon. « *Comme avant* ». Mais il y a moins de monde qu'avant, moins de transats, de crème solaire, de marchands de boules de Berlin et de crèmes glacées, moins de cabines de plage à louer, moins de paravents et de parasols, moins de gosses pêchant la crevette ou vendant des fleurs en papier crépon. Moins de châteaux de sable. Moins de vacanciers.

Les immeubles du front de mer qui formaient auparavant une barre arrogante ont perdu de leur superbe, certains sont en ruine, tous sont décrépits. Beaucoup des magasins des rez-de-chaussée sont à l'abandon, et la succession de leurs rectangles sombres à côté de ceux, pimpants, des boutiques encore en activité fait penser à quelque bouche aux dents gâtées. « *Je crois vraiment que je vais m'y plaire.* »

La mouette vient lui faire ses adieux.

« Attends. Si tu restes, je mettrai le couvert pour deux tous les jours.

— Alors, je viendrai te visiter à l'heure des repas.

— Ce sera parfait comme ça. »

Il commence sa nouvelle vie, balnéaire, en s'allongeant dans le sable, sur le dos, les bras en croix, à regarder mouettes et goélands voltiger et quelques cerfs-volants pirouetter. Parmi ceux-ci, un surtout attire son attention, dont les acrobaties sont vertigineuses, rasant le sol à quelques centimètres et s'élançant aussitôt vers le ciel, à la limite du décrochage. « *Celui qui le manipule est un artiste !* » L'artiste est un petit bonhomme de

rien du tout en caleçon de bain, une casquette rouge vissée à l'envers sur le crâne, le cerf-volant est du type delta à deux lignes de commande. Les gestes de l'enfant sont fluides, précis et retenus comme il se doit. Il dirige son engin par d'imperceptibles mouvements des poignets et par des déplacements souples du corps pour compenser les minimes variations du vent : les yeux en l'air, il danse avec le cerf-volant. Tant de beauté émeuvent Trulle ; il hèle le gamin :

« Viens ici, champion ! Je te paie un cornet à trois boules.

— Waw ! Merci monsieur... Je vais d'abord me poser. »

Le cerf-volant vient doucement atterrir aux pieds de Trulle.

« Il voulait vous dire merci...

— Dis donc, tu pilotes rudement bien !

— Je sais. Mon papa était un grand pilote...

— Ah ! C'est lui qui t'a appris à faire voler les cerfs-volants...

— Non. Il était pilote d'essai. Il s'est crashé... un appareil de merde... On n'en a jamais fabriqué d'autres.

— Désolé, mon grand...

— Pas grave, j'ai l'habitude.

— Tu es en vacances avec ta maman ?

— Non, avec ma tante, ma mère est morte l'année passée. Elle, elle ne s'est pas écrasée, c'est un connard pété comme un coing qui l'a écrasée. L'écrasement est une spécialité de la famille. »

Le gosse a une façon de vous regarder intimidante ; son œil sérieux ne cille pas et il semble regarder, de biais, ce qui se passe derrière vos propres yeux. Trulle est immédiatement

conquis.

« J'ai une idée... Crois-tu que ta tante serait d'accord pour que tu viennes ce midi. On mangera des pistolets au haché.

— Super ! j'adore les pistolets au haché. Ma tante, elle dira oui, trop contente de se débarrasser de moi. Je crois que je lui fais un peu peur...

— Eh bien, c'est dit. Rendez-vous ici à midi. Il y aura peut-être une surprise. »

Une fois le gamin parti, Trulle scrute le ciel, cherchant à y distinguer sa mouette. Mais elles sont des milliers à crier leur joie de vivre. Le plus simple est de l'appeler.

« Mouette des chemins creux !... Es-tu là ? C'est moi, Trulle. »

Une mouette se détache de la bande et vient se poser à ses côtés.

« Il n'est pas encore l'heure de manger.

— Quel mauvais caractère !

— J'étais en train de m'amuser avec mes copines...

— Bon, excuse-moi. Je voulais m'assurer que tu viendrais bien tout à l'heure.

— Et c'est pour ça que tu me déranges ?

— Je dois savoir combien acheter de pistolets. Nous aurons un invité.

— Je sais. Le mioche au cerf-volant avec sa casquette rouge.

— Comment...

— Facile. On voit tout de là-haut. Bon, je retourne à mes oc-

cupations... »

« Bonjour, la mouette.

— Bonjour, le mioche.

— Je t'ai regardée. Tu voles bien, la mouette.

— Je me débrouille. Toi aussi tu voles bien, le mioche.

— Oh, moi, je reste au sol...

— Non. Je t'ai vu faire : tu voles avec ton cerf-volant.

— Toi, tu comprends les choses. C'est vrai que je vole avec lui. Un jour, il m'emmènera dans le ciel...

— Tu verras, c'est beau là-haut... Dis donc, Trulle, ne nous avais-tu pas parlé de pistolets...

— ... au haché. J'en ai pris quatre.

— Pour qui le quatrième ?

— Pour le plus gourmand... ou la plus gourmande.

— T'en fais pas, la mouette, on se le partagera... »

Les trois amis dégustent leurs pistolets en silence. Comme promis, le quatrième est partagé en deux et Trulle se contente du sien. C'était l'heure où les quelques estivants ont regagné leur appartement de location, leur pension de famille ou leur hôtel. La plage est à eux. Un chien, sans doute abandonné, rôde dans les parages, sans doute attiré par l'odeur du haché. La mouette le surveille du coin de son œil immobile. Le gosse la taquine :

« La mouette a peur ! La mouette a peur !... Viens ici, mon chienchien !

— Tu vas voir si j'ai peur, le mioche... »

Elle prend son envol et se précipite en criillant sur le malheureux chien qui détale en pleurnichant.

« Ah, ça, mais !...

— Bravo, la mouette ! Ennemi en déroute !

— Peuh ! Les chiens sont de gros patapoufs baveux et gueulards... Les chats, c'est autre chose... Bon, si on allait jouer, le mioche ?

— D'ac. On joue à quoi ?

— À voler, saucisse !

— Tu vas voir si je suis une saucisse, cervelas ! »

L'enfant choisit soigneusement son aire de décollage, met une poignée de sable devant le cerf-volant pour empêcher son essor prématuré, se met dos au vent, déroule une vingtaine de mètres de fil et exerce une petite traction : libéré de son entrave, nez au vent, le cerf-volant s'envole comme une fusée.

La mouette l'attend dans le ciel.

C'est une folle sarabande : piqués, feintes, glissades, esquives, frôlements, retournements, virages acrobatiques, dérobades, affrontements, évitements in extremis... Trulle en a le tournis. « *Ils sont si beaux tous les deux. Bonne rencontre.* »

Épuisés, les deux compagnons de vol, vinrent s'écrouler aux côtés de Trulle, le gosse étalé dans le sable, la mouette nichée au creux de son épaule.

« C'était trop bon, la mouette !

— Oui, tu es très fort, le mioche ! »

Le cirque aérien reprend après le pistolet au haché du soir,

dans la douce clarté du crépuscule. Puis le lendemain, midi et soir, puis le surlendemain... Chaque jour, le cerf-volant gagne en précision, en vitesse, en sûreté d'évolution ; ses voltiges sont devenues si audacieuses que la mouette a peine à les anticiper et même à les suivre.

« Maintenant, tu es prêt.

— Tu crois ?

— J'en suis certaine. Aucune de mes copines ne t'égale...

Mais il y a un prix à payer...

— Je sais.

— Eh là, vous deux ! Qu'est-ce que vous mijotez ?

— Rien. On parle...

— Mouette ! Je ne suis pas un perdreau de l'année. Je sais que vous avez comploté là-haut. Alors ?

— Alors, c'est aujourd'hui que le mioche prend son envol.

— Tu n'y penses pas ! C'est un enfant. Et ses parents ?

— Écrabouillés tous les deux, je te l'ai dit, tradition familiale...

— Désolé encore une fois. Et ta tante ?

— Elle passe son temps entre le jakuzzi et le salon de beauté de l'hôtel... Elle ne se rendra même pas compte de mon absence. Dis oui, Trulle, s'il te plaît.

— Quand même... Allez, juste une fois, alors. Et ne t'éloigne pas trop.

— Ce n'est pas possible, Trulle. La transformation est irréversible, c'est le prix à payer. Tu peux encore dire non, le mioche. »

Le gamin à la casquette, la tête de côté, fixe Trulle de son œil scrutateur, irréfutable, cherchant à entraîner son adhésion.

« Ne me regarde pas comme ça, mon grand, tu as encore le temps, tu sais...

— Oui, et demain, je me ferai écraser par un autobus... Tu as entendu la mouette : je suis prêt. C'est un oiseau qui le dit. Qu'est-ce que tu connais au vol, toi ?

— Attends, Trulle, je dois poser une question au mioche : est-ce que tu aimes le poisson pourri ?

— Sais pas, jamais essayé...

— On en mange beaucoup, tu sais... Du vivant aussi, mais on n'en trouve pas toujours. On se nourrit aussi de vers, d'insectes, de déchets...

— J'ai déjà mangé un ver de terre !

— Alors, la moitié du chemin est faite. Trulle, regarde bien son œil, je te prie. As-tu remarqué qu'il ne cille jamais, qu'il est irréfutable... Maintenant, regarde le mien. »

Nom de Dieu ! Le gosse a des yeux de mouette, en tout cas des yeux d'oiseau : fixes, irréfutables et très écartés. Comme les oiseaux, il tourne la tête pour orienter son regard. Héritage du père ? fantaisie génétique ? « *Merde ! merde ! Jamais vu un truc pareil !* » Il prend un air détaché.

« Et alors ?

— Alors ? Il est temps qu'il nous rejoigne, qu'il vienne jouer avec nous. Je ne vois qu'un problème : le poisson pourri.

— Et le dénuement ? Tu n'auras plus rien à toi, plus de jouets, plus de ballon... plus de cerf-volant !

— C'est vrai. Plus aucun de ces petits objets pour lesquels vous vous faites la guerre. Il sera nu et emplumé. Il sera libre.

— M'en fous des conneries de jouets, m'en fous du poisson pourri. J'ai menti : j'adore le poisson pourri ! Je veux voler dans le vent du ciel avec la mouette et ses copines. »

« Bien, mets-toi face au vent. Oui, comme ça. Et enlève ton caleçon ! une mouette en caleçon, c'est ridicule. Il n'y a personne, tu peux y aller.

— D'accord. Je peux garder ma casquette ?

— Oui, tu peux garder ta casquette. Maintenant, veux !

— Je veux. »

Trulle assiste, impuissant, à la transformation. Et le gosse s'envole, une mouette comme les centaines d'autres qui l'attendent.

Tous les jours, il achetait trois pistolets au haché, tous les jours, il les partage avec deux mouettes dont l'une dotée d'une casquette flamboyante posée à l'envers. « *Un original...* », disent les vacanciers en entraînant au loin leurs enfants.

Le bunker

IV

Trulle n'a pas repris les chemins creux ; ses rendez-vous quotidiens avec les mouettes parent ses journées de cabrioles et de liberté. Il est bien. Si bien qu'il s'est aventuré à troquer les pistolets au haché contre des maatjes, dont c'est la saison. Il est à la mer, après tout. La mouette et le gamin, qui est lui aussi une mouette, mais avec une casquette à l'envers sur le crâne, ont apprécié cette nouveauté. Il leur a appris à les avaler comme on le fait dans le pays des mangeurs de maatjes : en les tenant par la queue et en les laissant lentement glisser dans le gosier. Bien sûr, c'est lui qui tient la queue.

« C'est plus fin que le hareng vif, n'est-ce pas, le mioche ?

— C'est fondant... Ça a un petit goût de noisette... »

Les nuits sont un peu fraîches et le sable, soulevé par la brise incessante, s'insinue partout, particulièrement dans le nez et les oreilles, ce qui provoque des chatouillis très énervants. Trulle doit se trouver un abri. Pas question de louer une de ces minuscules cabines de plage — il n'est pas contorsionniste — ni évidemment de prendre une chambre dans une pension de famille ou un hôtel ; ses finances ne le lui permettent pas.

Il songe à une tente. Il y a beaucoup de tentes sur la plage,

beaucoup plus que dans son souvenir... Enfin, ça dépend des jours : certains matins la police débarque et les fait démonter par les campeurs eux-mêmes — « On se dépêche, on se dépêche... » — avant de les emmener dans leurs camionnettes. Ce sont des campeurs singuliers : ils ne se mettent jamais en costume de bain, ne s'exposent jamais au soleil et sont pourtant bronzés comme des spéculoos ; ils font leur popote, surtout des crabes, des moules et des crevettes, à même le sable avec des bouts de bois flottés ramassés ici et là, même que ça sent drôlement bon ! ils ne parlent à personne, personne ne leur parle, une question de langue sans doute ; leurs enfants, comme tous les enfants, courent sur la plage en criant, riant, pleurant... Trulle a fini par comprendre qu'ils sont là parce qu'ils veulent à tout prix aller sur la grande île juste en face mais que ceux de la grande île ne veulent pas d'eux, alors ils attendent, et comme les policiers d'ici n'aiment pas les gens qui ne font rien d'autre que d'attendre, ils les chassent. Une histoire compliquée et triste. Mais Trulle n'a pas de tente.

C'est un beau bunker en bon béton armé, simple mais spacieux. On y pénètre par un couloir en chicane qui tourne trois fois à angle droit, une excellente protection contre les tirs ennemis mais qui ne laisse guère de chance à la lumière de s'introduire. La seule source de clarté est la longue meurtrière horizontale de la casemate de tir qui propose une vue panoramique sur la plage. La structure du bunker, construit par la force des choses sur le sable, était affaissée et s'en trouve légère-

ment de guingois, ce qui n'a aucune importance puisque le sol, lui, a conservé une horizontalité approximative. L'odeur est épouvantable, d'urine et d'excréments surtout, mêlés du monceau d'ordures qu'on y a abandonnées. Un grand nettoyage s'impose. Trulle estime qu'il lui faudra ôter une couche de trente bons centimètres sur toute la surface pour assainir l'endroit. Il lui faut une pelle.

Mais on est sur le littoral, dans une station balnéaire, et les seules pelles qu'on lui présente sont minuscules, en plastique, accompagnées d'un petit seau et parfois de formes pour mouler des pâtés de sable. « *Ridicule ! ça va me prendre des mois...* » Il a beau visiter toutes les boutiques de la digue, il n'y trouve que des jouets aux couleurs criardes et totalement impropres au terrassement qu'il envisage. Mais les chemins creux ont conféré à Trulle une ingéniosité échevelée et attentive au monde. Se rappelant le chien abandonné que la mouette a mis en fuite, il se met à sa recherche non sans avoir préalablement acheté un pistolet au haché pour l'appâter, doutant qu'un maatje puisse convenir. Une minute plus tard, le chien renifle la friandise en moulinant de sa queue pelée.

« Attends ! On va passer un marché ; il faut d'abord que tu me promettes de m'aider à gratter le sol de ce bunker. C'est dans tes cordes ? »

Le chien jaune hoche la tête en salivant.

« Si tu travailles bien, il y en aura d'autres. »

Le chien jappe joyeusement, ne fait qu'une bouchée du pistolet et se précipite dans le bunker.

Deux heures plus tard, il a dégagé tout un coin mais il en reste quatre, sans compter le couloir et la casemate.

« Viens, chien jaune... On ne va pas s'en sortir comme ça. Je suis sûr que tu as plein de copines et de copains qui seraient enchantés de venir creuser avec toi. Pistolets au haché pour tout le monde !

Le chien file sur le champ en aboyant comme un clairon, et ramène bientôt toute une meute avec lui.

« Salut les toutous ! Bon, votre copain vous a expliqué le boulot ? »

Un aboi unanime lui répond.

« Pas question de creuser chacun pour soi ; vous contrecarriez vos efforts. Vous vous mettez donc l'un derrière l'autre en quatre files ; trois d'entre vous déblaieront le corridor d'entrée au fur et à mesure. Bien compris ? »

Ils ont compris. Les chiens ne sont pas doués de parole, ce n'est pas pour autant qu'ils ignorent le langage.

La mouette et la mouette à casquette rasent la tête de Trulle avant de se poser à ses côtés.

« Bravo ! Vous êtes à l'heure.

— Tu parles ! on t'a suivi d'en haut quand tu es allé chez le poissonnier... Quand on t'a vu déballer les maatjes, c'était l'heure, saucisse.

— Toujours aussi polie, ma belle !

— J'aime quand tu m'appelles ta belle... Mais ton ironie ne m'incite guère à la politesse.

— Toujours à vous chamailler, vous deux... On mange ? »

Ils sont installés au seuil du bunker, une serviette de plage qui traînait par là en guise de nappe.

« Alors, c'est ta nouvelle maison, Trulle ?

— Oui, mon grand. Elle te plaît ?

— Pas mal. Déjà, elle est solide.

— De toute façon, je ne compte pas m'établir...

— Je peux entrer ?... tu permets ?

— Fais comme chez toi, la mouette.

— Bien, ça pue moins que ce matin.

— Tu es venue ici ce matin ?

— À l'aube. Je savais que tu aurais besoin d'un abri, à cause du sable dans les oreilles... Alors, j'ai visité tous les bunkers de la plage... Tu as bien choisi... Les chiens ont abattu un beau travail mais il faut encore déblayer, quinze centimètres, je dirais.

— Est-ce que tu ne m'espionnerais pas, mouette ?

— Peuh ! Est-ce que les anges gardiens espionnent ?

— *Que répondre à cela ?* Je pense qu'ils auront terminé demain.

En fin d'après-midi, le déblaiement est achevé. Les chiens se rassemblent autour de Trulle, attendant ses félicitations et la gratification promise. Pour la pendaison de crémaillère, celui-ci a d'ores et déjà prévu un banquet de pistolets au haché et de maatjes. Il ne manque que les mouettes. Il le leur explique, les priant d'attendre l'heure du repas : ce ne sera pas long. Les

chiens s'étendent donc pêle-mêle dans le sable et, très vite, ferment un œil.

Soudain, des aboiements sonores, bien qu'assourdis par la chicane du corridor, retentissent, provenant du bunker. « *Tiens, il en reste un ?* » Trulle va voir ce qui motive une telle ardeur. C'est un superbe molosse, tombé en arrêt dans la casemate, juste devant la barbacane, qui, sautillant sur place et agitant furieusement la queue, fait un boucan d'enfer.



« Eh bien, mon gros, tu as trouvé quelque chose ? »

Le chien le regarde, tentant de partager avec lui son excitation. Trulle se penche et voit en effet quelque chose d'enfoui

dans le sable, un truc allongé de couleur mastic. Il s'approche et veut s'en saisir mais le molosse veut jouer et fait mine de le mordre, pour de rire, puis tire, babines retroussées, sur le machin qu'il déterre entièrement et exhibe fièrement entre ses dents. « *Nom de Dieu ! un os ! un tibia ! humain ?* » Trulle essaye de s'en emparer mais le molosse, tout à son jeu, gronde, montre les crocs, tout en lui jetant un regard malicieux et roublard.

« J'en connais un qui n'aura pas de pistolet au haché... »

Et le molosse vient poser le tibia juste devant ceux, un rien flageolants, de Trulle. « *Merde ! Si je ne me trompe pas, c'est un tibia allemand.* » Trulle connaît l'histoire de ce débarquement méconnu qui a eu lieu ici et s'est soldé par un tel fiasco qu'on s'est empressé de l'oublier. C'était il y a bien longtemps, mais les os défient le temps. Et il se met à fouiller fébrilement le sol à l'endroit d'où a été extrait le tibia. Le squelette est complet. À peine lui manque-t-il trois dents. C'est bien un squelette allemand, comme l'attestent des lambeaux d'uniforme vert-de-gris et la croix de fer qui y est encore épinglée. Trulle reconstitue sans difficulté les derniers instants du soldat : le doigt crispé sur la gâchette de sa MG 42V, il a arrosé la plage où débarquait l'ennemi, le fauchant comme à la foire — il y a de nombreuses douilles tout autour de lui. Après une dizaine de minutes de tir, il a dû changer le canon, devenu trop chaud, de la mitrailleuse lourde. C'est à ce moment exact qu'il est mort. Un homme rompu au combat, comme l'était sûrement l'Allemand vu sa décoration, pouvait procéder à la permutation du canon

en six secondes, soit le temps pour un autre héros, Américain celui-là, qui avait, on ne sait ni comment ni pourquoi, échappé aux balles qui se succédaient au rythme de mille huit cents par minute, de ramper jusque sous la meurtrière et d'y balancer une bonne vieille grenade à fragmentation Mark II qui, elle, pète en quatre ou cinq secondes ; en témoignent les éclats encore présents dans la cage thoracique du héros allemand, dont plusieurs côtes ont d'ailleurs été brisées par la déflagration. Ces quelques secondes bourrées d'adrénaline, de destin, de précipitation méticuleuse, de concentration, de jubilation, de tension et de néant paraissent à Trulle le plus humain, le plus absurde et le plus ridicule des infinis concevables.

Il replace proprement le tibia allemand à sa place, prenant soin par ailleurs de poser la croix de fer sous la colonne vertébrale à hauteur de la deuxième lombaire : « *Après lui avoir chatouillé la poitrine, il n'est que juste qu'elle lui picote les reins.* » Il n'a toujours pas digéré d'avoir lui-même échappé à une héroïque croix de guerre. « *La croix de fer épinglée sur la vareuse, le jeune héros entra dans le boxon... toutes les femmes en tombèrent amoureuses... Et la Gretel lui offrit son con...* »

« Trulle ! Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ?

— Rien. Un héros qui s'est fait tuer par un héros. »

Il fallut négocier pour le repas ; la mouette ne prétendant pas s'installer à côté des chiens.

« Ce sont des lourdauds sans aucun savoir-vivre ; tu verras, dès qu'ils apercevront les pistolets, ils se mettront à baver

comme des escargots ; je ne veux pas attraper une de leurs sales maladies. Et puis, ils n'ont aucune conversation. »

On convint donc de séparer les deux groupes : les deux mouettes à droite de Trulle, la meute à sa gauche.

À l'issue du gueuleton, la mouette réclame le silence ; elle a une déclaration solennelle à faire :

« On va se marier !

— Qui on ? »



— Combien de mouettes comptes-tu à ce banquet ?

— Tu veux dire... Mais c'est encore un enfant !

— Pas pour les mouettes. Nous ne vivons pas très vieilles, tu sais ? La rançon de la liberté, peut-être ?

— Bon, je suppose que votre décision est arrêtée, que vous avez publié les bans et ouvert une liste de mariage...

— Ne raille pas, Trulle... Nous nous aimons...

— Et à quand la cérémonie, les tourtereaux ?

— On pensait qu'on pourrait profiter de ce banquet... Tu sais, nous autres mouettes nous passons d'autorités civile ou religieuse. Mais on aimerait avoir ta bénédiction...

— Eh bien, je vous bénis, chers volatiles... Et je file chercher du champagne. »

« Je lève mon verre à l'amour, aux jeunes mariés et à leur future progéniture. Buvons. »

Les mouettes et Trulle boivent dans la même coupe ébréchée récupérée dans les poubelles d'un glacier, les chiens tous ensemble dans un bassin abandonné sur la plage par la marée. Une belle ambiance de noce : les mouettes se livrent à un rodéo aérien époustouflant, les chiens font cercle et exécutent un hurlement à la mort de toute beauté, cependant que Trulle fait des cumulets.

« Oh ! oh ! attendez ! Vous avez oublié une chose... le voyage de nocces... »

Trulle, un rien pompette, mis en joie par sa boutade, riait à gorge déployée.

« Ne ris pas. Justement, on voulait t'en parler. On a eu une

idée...

— Oui, je me suis fait ami avec Mourad, un enfant qui vit là-bas, sous les tentes, enfin pas lui, parce que sa famille n'a pas les moyens ; eux, ils vivent sous des cartons. Bon, tu sais qu'ils veulent aller dans la grande île, que la grande île ne veut pas d'eux, qu'ils attendent...

— ... et que la police d'ici n'aiment pas trop les gens qui attendent.

— Voilà. Alors, on s'est dit que ce serait bien de passer notre voyage de noces sur la grande île... avec eux.

— Avec eux, mais ça veut dire...

— ... qu'ils doivent devenir mouettes.

— Tu les a vus, la mouette, toujours couverts de la tête aux pieds, surtout les femmes. Ils n'accepteront jamais de se montrer tout nus...

— Oui, ce sont des pudiques... mais une fois mouettes, ils auront perdu toute pudeur. La transformation accomplie, tu les débarrasseras des oripeaux dans lesquels ils se trouveront em-
pêtrés.

— Oui, Mourad et les autres sont prêts à partir tout nus, sans bagages, ils ont bien compris. Ils iront tous dans la grande île ! On passera notre voyage d'amoureux auprès d'eux !

Trulle souriait.

— Eh bien, ça me plaît bien comme idée !... Mais, j'y pense, ils seront mouettes, et vous savez bien que la transformation est irréversible ; une fois sur la grande île, ils devront y vivre en tant que mouettes, ils n'auront pas de permis de séjour, de titre

provisoire de résidence, de tampon d'homologation, de timbres fiscaux, de papiers-formulaires-récépissés-sur-l'honneur-veuillez-en-lettres-majuscules... toutes ces machinations qu'il faut avoir pour vivre au-delà des chemins creux.

« Exact. Ils savent tout ça. Ils s'en fichent. Ils sont déjà plein là-bas à avoir pris la voie aérienne, plein de mouettes au plumage mordoré ou carrément foncé à voler le long des côtes de la grande île, sans papiers. Ils retrouveront des parents, des amis... Ils ne seront pas seuls. »

Le soleil est bas à l'heure de la transformation. Trulle entend derrière lui la mouette lancer :

— Voulez !

— Nous voulons !

Il se retourne, voit, comme prévu, des vêtements épars agités de soubresauts effrénés et se presse de libérer les oiseaux qui s'y retrouvent prisonniers.

Tous se mettent en ligne au bord de l'eau. C'est la mouette casquettée à l'envers, qui donne le signal du départ. « *Un vrai chef d'escadrille, le mioche... C'est un homme à présent... si on peut dire...* »

Les mouettes s'élèvent face au soleil couchant, le contre-jour accroche à leurs plumes des éclats de braise. Trulle court sur la plage, hurlant au ciel :

— Attention à la police de l'air !!

Quand elles se sont évanouies, avalées par l'horizon, il rejoint le soldat allemand dans son bunker, lui souhaite bonne

nuit éternelle et s'endort gentiment. Demain, il reprendra sa route par les chemins creux.

Il est réveillé à l'aube par la brigade de gendarmerie qui viennent embarquer les campeurs. Mais il n'y a plus de campeurs, rien que des tentes vides et des habits sur le sol.

« Chef, chef ! Ils ont aussi laissé tous leurs bagages !?...

Trulle reprend son somme.

Le village des Pauwels

v

Trulle a besoin de ravitaillement ; cela fait des jours qu'il n'a pas croisé de ces colporteurs qui sillonnent les chemins creux, proposant aux errants pistolets au haché et lacets de souliers,



si utiles quand on passe sa vie à marcher. Il arrive qu'on en

rencontre deux ou trois le même jour, il arrive aussi qu'on n'en voie aucun pendant plus d'une semaine. Personne n'est jamais mort d'inanition sur les chemins creux mais il est fréquent d'y éprouver la faim.

Trulle décide donc de s'arrêter au prochain village pour y faire provision. Il réfléchit : « *Si je prends à droite au croisement suivant, que je compte trois saules sur ma gauche, je devrais en trouver un.* » Là, il escalade le talus. Il ne s'est pas trompé, le village est devant lui, tapi au fond d'une vague cuvette, au bord d'un ruisseau paresseux ; il y a même un pont de bois qui en facilite l'accès.

Il y a des géraniums pourpres sur tous les appuis de fenêtre. C'est donc un village qui se veut riant. L'église, d'époque indéfinissable, n'a aucun attrait, son clocher est banal, sa cloche rend un son fêlé, ses quelques pierres sculptées l'ont été par un incapable. De fait, aucun monument n'attire l'œil sauf, peut-être, le monument aux morts, précisément monumental. Celui-ci représente un homme d'une trentaine d'années, rasé de près, la baïonnette en érection, entraîné dans les cieux par une femme aux longs cheveux, nue sous ses voiles vaporeux, le tout dans un audacieux porte-à-faux. Les yeux du fringant soldat sont pénétrés d'une dérisoire volonté. Trulle lit la plaque qui est apposée sur le socle : « ALLEZ, LES P'TITS GARS, METTEZ-EN-LEUR PLEIN LA TRONCHE ! SIGNÉ : LE VILLAGE. » Les vingt-quatre noms héroïques qui suivent, rangés en trois colonnes parallèles, sont, comme il se doit, classés par ordre alphabétique, un jeu d'enfant puisque tous s'appellent Pauwels

sauf un, le dernier de la liste, tout en bas à droite, qui se nomme Trullemans. « Nom de Dieu ! un de mes ancêtres repose ici. » On sait dans la famille que les Trullemans sont devenus des Trulle suite au malheureux pâté d'un employé peu soigneux, sous lequel disparut à jamais le –mans de leur branche.

Que faisait donc ce Trullemans au milieu de ce village de Pauwels ? Quelle guerre commémorait ce monument ?

Autant de questions qui resteront sans réponses ; il va acheter des pistolets au haché, de l'eau, du fil à coudre, une aiguille, trois boutons beiges et une paire de chaussettes, et il repartira. Point à la ligne.

Justement, il aperçoit à deux pas ce qui lui semble être une mercerie. Il pousse la porte, faisant retentir deux grelots. Il y a du monde et Trulle se place en queue de file, attendant son tour pour avancer jusqu'au large comptoir de bois où officie une petite bonne femme en surtout noir, avec tant de diligence qu'il ne doit patienter que quelques minutes.

« Ce sera ?

— Donnez-moi du fil à coudre, s'il vous plaît.

— Quelle couleur ?

— Noire.

— Voilà... Ensuite ?

— Je voudrais également une aiguille.

— Je n'en vends pas.

— Bien. Alors, trois boutons beiges, je vous prie.

— Voyons, monsieur, je n'ai pas de boutons ! Je vends du fil

à coudre. Adressez-vous au marchand de boutons, Pauwels, il devrait pouvoir vous satisfaire.

— Certainement. Pouvez-vous me dire où le trouver ?

— C'est de l'autre côté du village. Là-bas, vous n'aurez qu'à demander ; tout le monde connaît Pauwels... Vous êtes étranger ?

— Je ne suis pas du village ; j'ai longtemps vécu dans La Ville.

— Je vois...

— Je vous remercie. Au revoir. »

La porte tintinnabule et il se retrouve sur le trottoir. Il doit donc traverser le village pour acheter ses trois boutons ; étant donné la taille de celui-ci, ce ne sera sans doute pas long. Il se met en route d'un bon pas.

Il y a beaucoup de gens dans les rues, affairés, entrant et sortant des nombreux magasins du bourg. En fait, chacune des maisons a son échoppe au rez-de-chaussée, et les clients s'y bousculent. Quand il a atteint ce qui lui semble être l'autre côté du village, il s'informe :

« Le marchand de boutons ? C'est juste à côté du marchand de saucisse fraîche. Vous voyez, là-bas, les deux enseignes, en forme de saucisse et en forme de bouton, Pauwels et Pauwels. »

Trulle pénètre chez le marchand de boutons et fait la queue. Le boutiquier le sert sous les regards soupçonneux des clients qui attendent. Alors qu'il quitte le magasin, il entend l'homme qui chuchote :

« Il a pris trois boutons... des beiges. »

Bon, ces gens sont farouches, ils ne le connaissent pas et l'observent... Quelle importance ? « *Passons aux choses sérieuses...* » Puisque la charcuterie jouxte le marchand de boutons, il va tout de suite acheter trois pistolets au haché ; ainsi, il fera d'une pierre deux coups.

Il y a foule également devant le comptoir frigorifique où est soigneusement alignée une kyrielle de saucisses, toutes du même calibre, toutes semblables, comme si s'était accompli là quelque miracle de multiplication. Il attend son tour.

« Bonjour, monsieur. Je voudrais trois pistolets au haché. »

Le charcutier part d'un rire inextinguible, prenant les autres clients à témoin :

« Des pistolets au haché !... des pistolets au haché !... Avez-vous jamais ouï chose plus drôle ? Vous êtes sûr que vous ne voulez pas un ballon dirigeable ou un bathyscaphe ? Mais peut-être préféreriez-vous un cyclotron ou une otarie savante ? Des pistolets au haché !... Oh ! oh ! oh ! »

Tout le monde s'esclaffe autour de Trulle en commentant son incongruité à voix basse.

« Excusez-moi, mais je ne vois pas ce qu'il y a de si amusant... »

— On voit que vous n'êtes pas d'ici, vous. Ce n'est pourtant pas compliqué : comme l'indique mon enseigne, je vends de la saucisse fraîche, de l'excellente saucisse fraîche. Mais des pistolets au haché, je n'en vends pas et ne tiens pas à en vendre. Jamais je ne vendrai de pistolets au haché ! Il faut aller

ailleurs, mon petit monsieur.

— Bien. Pourriez-vous alors me dire où je pourrai trouver un commerçant qui en vende.

— Nulle part.

— Je ne comprends pas... On en trouve dans tous les villages...

— Dans tous les autres villages, peut-être. Je ne connais pas les autres villages. Je me fous des autres villages. Allez-y donc dans les autres villages ! »

Trulle s'éclipse le plus discrètement possible. À peine a-t-il franchi la porte qu'une petite vieille, qui a suivi l'altercation, l'accroche par la manche et lui glisse :

« C'est un homme fruste mais il a raison, vous savez. Personne ne vend de pistolets au haché ici. Je vous suggère de passer d'abord chez Pauwels, le marchand de pistolets, à l'est du village ; ensuite allez chez Pauwels, le marchand de haché du faubourg ouest ; Pauwels est accommodant, il acceptera de fourrer vos pistolets. Dites-lui que vous venez de la part de madame Pauwels veuve Pauwels. Vous êtes étranger, n'est-ce pas ? »

Trulle, que l'échange avec le dernier Pauwels a excédé, éprouve soudain une lassitude qui l'entraîne à se confier à la petite vieille si prévenante.

« Étranger au village, oui. Je suis né dans La Ville et j'y ai grandi. Je l'ai quittée il y a des années et je suis aujourd'hui un errant des chemins creux

— Je comprends mieux votre impair chez Pauwels. On ne

connaît guère l'histoire et les coutumes des villages dans les chemins creux, je suppose, quoique je ne m'y sois jamais rendue... Est-ce vraiment aussi beau que certains le prétendent ?

— Non, ce n'est pas plus beau qu'ailleurs, c'est plus calme, on a le temps de penser. Disons que les chemins creux ouvrent l'imagination, comme d'autres chemins ouvrent l'appétit.

— J'aimerais y aller un jour... Peut-être quand je serai vraiment vieille... Venez vous asseoir sur le banc, là, à l'ombre du robinier, c'est un endroit discret et agréable ; nous pourrons y deviser tranquillement. Ensuite, je vous aiderai à faire vos commissions.

— Justement, mademoiselle Pauwels, je suis un peu perdu devant ces échoppes qui vendent chacune un article différent mais qui se nomment toutes « chez Pauwels ». Je ne m'y retrouve pas.

— Question d'habitude. Mais appelez-moi mademoiselle tout court, cela vous mettra à l'aise... Il fut un temps où existaient dans ce village des commerces où l'on pouvait trouver presque tout : de la mélasse, des torchons, des pinces à linge, des tournevis, des masques à gaz, des moules à gaufre et même des pistolets au haché. Les merciers vendaient tout ce qui avait trait à la mercerie, les droguistes tous les produits de ménage, les charcutiers toutes les préparations à base de viande... Quand le seigneur est arrivé, il a mis de l'ordre : à chacun son métier.

— Le seigneur ? le seigneur Pauwels, je suppose...

— Vous n'y êtes pas du tout, c'est un Verstappen, un sauveur — d'aucuns disent un aventurier — venu de La Ville, qui a

mis un point final au différend sanglant qui nous opposait à l'autre village. Ah oui ! on peut dire qu'il l'a réglé une fois pour toutes !... C'est lui qui fournit toutes les denrées dont nous avons besoin et qui les livre aux différents magasins. C'est aussi lui qui équipe les travailleurs en outils et matériaux.

— Vous voulez dire que si un maçon veut construire un mur, il doit d'abord se rendre chez le seigneur Verstappen pour que celui-ci lui prête truelle, pelle, fil à plomb, etc.

— Il ne les lui prête pas, il les lui loue, moyennant une caution, bien sûr, qui est retenue si l'outil ne revient pas propre et en parfait état. Pour les briques, le ciment, le sable et l'eau, c'est plus simple, le seigneur les lui vend.

— Il n'y a donc pas de Pauwels marchand de matériaux.

— Grand Dieu, non ! C'est rigoureusement interdit. Aucun Pauwels ne s'y risquerait.

— Il doit être très riche, le seigneur Verstappen...

— Immensément riche à ce qu'on dit. En fait, avant de venir chez nous, il avait déjà fait fortune en Ville, avec une chaîne de grandes surfaces... Mais je parle, je parle... et vous devez mourir de faim ! Allons donc chez Pauwels. »

La vitrine de Pauwels propose tout un assortiment de pistolets. Les petits pains sont disposés selon leur taille, depuis celle, lilliputienne, sans doute destinée aux dînettes d'enfants, jusqu'à celle, pantagruélique, propre à rassasier un ogre. La queue commence sur le trottoir mais Pauwels sert les clients si rondement que Trulle peut bientôt passer sa commande.

« Je voudrais trois pistolets.

— Oui. Deux, dix, quinze, plus ?...

— Trois me suffiront.

— J'ai bien entendu, monsieur. Ne me faites pas perdre mon temps. Quel diamètre ? deux centimètres, dix ?...

— Euh... dix centimètres me paraissent parfaits... trois pistolets de dix centimètres de diamètre.

— Voilà ce que j'appelle une commande claire. Suivant ! »

« Ça ne s'est pas trop mal passé... Mais j'ai été surpris devant la diversité de l'étalage ; chez l'autre Pauwels toutes les saucisses étaient identiques. Le règlement est donc appliqué avec une certaine souplesse...

— Ce Pauwels-ci n'a pas encore eu d'ennuis mais il joue avec le feu... Je l'ai déjà mis en garde. Il serait plus prudent pour lui de s'en tenir à un seul format... Allons à présent chez Pauwels pour garnir vos pistolets. Vous avez un couteau, j'espère ?

— Oui, ça peut toujours servir dans les chemins creux. Pourquoi ?

— Parce que Pauwels refusera de trancher vos pistolets, ce n'est pas son métier, voyez-vous. »

L'achat de chaussettes ne pose pas de problèmes particuliers si ce n'est qu'ils doivent à nouveau traverser tout le village.

« Vous manque-t-il encore quelque chose ?

— Une aiguille et de l'eau.

— Pour l'aiguille, je peux vous dépanner ; j'en ai à la maison.

Occupons-nous de l'eau. Je suppose que vous n'avez ni bouteille ni bidon...

— Non, je pensais...

— Ce n'est pas grave ; Pauwels vend des bidons et Pauwels vous les remplira. Ça va nous faire une petite trotte ; vous n'êtes pas fatigué ?

— Ma foi... C'est sportif de faire ses courses chez vous !

— Le seigneur estime que c'est bon pour la santé.

— Et ce seigneur, il y a longtemps qu'il dirige le village.

— Depuis la dernière guerre, je vous l'ai dit.

— Oui, vous m'avez dit qu'il avait réglé la question une fois pour toutes. Comment ?

— De la plus simple des façons. Il a fourni à nos hommes des armes modernes, des fusils d'assaut, des canons, des obusiers, des blindés, des mitrailleuses, des lance-flammes... On a écrasé l'ennemi. Il n'en est plus resté un seul de vivant. Vous comprenez, auparavant on vidait nos querelles à coups de fourche et de gourdin, les conflits étaient interminables... Et là, pouf ! en trois jours, terminé, plus d'ennemis. C'est ainsi que Verstappen est devenu notre seigneur. Depuis, tout est calme ici. Oh ! pas comme dans les chemins creux, sans doute... Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oui, j'ai vu votre monument aux morts... Très monumental !

— Il est réussi, n'est-ce pas ? C'est le seigneur qui l'a conçu.

— Et la guerre ? Contre qui ? et pourquoi ?

— Oh, mon bon monsieur ! Contre le village des Trullemans,

évidemment. La raison, je ne la connais pas... Mais, entre Pauwels et Trullemans, c'est comme entre l'eau et le feu... Enfin, plus maintenant puisqu'il n'y a plus de Trullemans.

— Tiens ? J'ai pourtant remarqué qu'un Trullemans serait mort en héros, si j'en crois la stèle du monument.

— Oui, le pauvre Alphonse ! Personne ne savait que c'était un Trullemans. On l'a trouvé un jour à une porte du village, misérable, en loques, repoussant, parlant à peine... Il était un peu... comment dirais-je ? un peu simplet. Les Pauwels ont bon cœur, alors on l'a recueilli. Il logeait dans une soupente chez Pauwels et rendait de menus services aux uns et aux autres. Un brave garçon. Comme il ne connaissait pas son nom et était incapable de dire d'où il venait, on l'a appelé Alphonse à tout hasard.

» Et voilà que la guerre éclate. Des hordes de Trullemans déferlent sur nous. Au début, je vous l'ai dit, on se battait avec les moyens du bord, pioches, barres à mine, haches, cailloux, couteaux de cuisine... Et voilà notre Alphonse déchaîné — j'ignore s'il comprenait vraiment ce qui se passait —, au premier rang, qui défie l'adversaire, qui hurle de sa voix de fausset « Mort aux Trullemans ! » — c'était le cri de guerre des Pauwels —, « Mort aux Trullemans ! » Il est tombé le premier, le ventre ouvert d'un coup de faux. Ce n'était pas beau à voir, je vous assure... il s'est vidé comme un poulet et est mort presque aussitôt. Pauwels dit qu'il n'a pas eu le temps de souffrir. Moi, je ne sais pas. Quoi qu'il en fût, il fallait l'enterrer et, auparavant, faire sa toilette mortuaire. C'est moi et d'autres

jeunes filles qui y avons procédé. Je lui retire son pantalon et, ce faisant, je sens quelque chose de plat dans sa poche revolver. Quelle ne fut pas notre surprise quand nous avons compris qu'il s'agissait de ses papiers d'identité ! Non seulement Alphonse s'appelait Albert mais était de plus un Trullemans ! Un Trullemans mort pour les Pauwels ! C'était époustouflant. Mais que faire du corps ? Certains voulurent le



jeter aux chiens, d'autres aux cochons... Nous, les femmes, on n'était pas d'accord : « C'est peut-être un Trullemans, mais il

s'est sacrifié pour nous, les Pauwels. » On l'a mis dans un coin en attendant. Quand la guerre a pris fin, il fallait prendre une décision. Le seigneur a tranché : il serait inhumé avec les autres héros et son nom, son vrai nom, figurerait sur le monument aux morts : « Comme ça, même les fantômes des Trullemans sauront que cette race maudite a tout entière disparu, y compris celui qui avait choisi le bon camp. » Voilà toute l'histoire. La guerre est bien cruelle, allez, mon bon monsieur !

— Ben oui... »

Trulle s'endort sous les étoiles, enroulé dans sa couverture. Il est bien, à l'abri des talus qui bordent le chemin, il a mangé un des pistolets si difficilement acquis et bu de l'eau de chez Pauwels à même le bidon de chez Pauwels. C'est le moment délicieux où pensées, grandes ou insignifiantes, viennent accompagner la venue du sommeil. « *Ainsi, l'oncle Albert de la branche intacte des Trullemans était l'idiot d'un village de fous ! Amusant...* »

L'usine

VI

Elle est là, devant lui, l'usine, se détachant sur la plaine à proximité du chemin creux. Trulle n'en a encore jamais vu. Elles sont de ces endroits mystérieux disséminés un peu partout dans le pays : ce sont des extensions de La Ville mais La Ville n'en veut pas dans ses murs. Ainsi en va-t-il des camps d'entraînement militaire, des cimetières, des asiles pour fous, des prisons, des hospices pour vieillards et mal foutus.

Elle est belle, massive, noire et fumante, rougeoyante par endroits, vibrante d'énergie contenue. Et sonore ! Quoiqu'il en soit encore loin, Trulle perçoit un mélange de percussions, de chuintements, de plaintes, de roulements, de grincements, de cliquetis, de raclements, qui se fondent dans la nuit brumeuse. Il reste là longtemps, assis à même le sol, à se laisser envoûter par ce tohu-bohu feutré. Des camions vont et viennent dont les phares lancent des éclats blêmes sur les accidents du terrain. Mais Trulle ne distingue pas les bruits de leurs moteurs, mangés par ceux de la fabrique.

Des ouvriers entrent et sortent en permanence du site, par deux issues différentes : l'usine a une entrée et une sortie distinctes. Ce sont des centaines d'ouvriers, en bleus de travail, plus de mille certainement, qui tous participent de la vie du gi-

gantesque complexe mécanique. Trulle se demande quel effet cela fait de passer le plus clair de son temps dans ces entrailles sombres et bruyantes. Mais il se pose la même question devant le plus petit insecte, le plus insignifiant caillou, l'arbre le plus majestueux : quel effet cela fait-il de voir le monde au travers d'yeux à facettes ? quel effet cela fait-il de maintenir en permanence sa cohésion et sa substance ? quel effet cela fait-il de manger du soleil par des milliers de petites bouches vertes ? Les réponses sont vaines, bien sûr, mais les questions ne le sont jamais ; ce sont les questions que Trulle apprécie.

Il s'approche lentement afin de bien goûter les modifications de perception qu'entraîne le changement graduel de perspective. Les bruits se détachent et enflent à mesure qu'il avance, les phares à présent l'éblouissent par instants, la fumée se révèle insinuante et oppressante, les lueurs rougeâtres se me-



tent à ronfler... Trulle est impressionné par la force qui se dé-

gache de la fabrique parfaitement immobile.

Son père, dans le temps, avait travaillé en usine comme chaudronnier, et Trulle ne se lassait pas des histoires formidables qu'il racontait s'y passer. Il connaissait tous les pièges du rivetage à chaud, de la soudure à l'arc ou au chalumeau oxyacétylénique, de la manipulation des presses hydrauliques, du laminage, du massicotage et de l'emboutissage des tôles. Il apprenait au jour le jour quel camarade avait perdu un membre, happé par une machine rotative, quel autre avait été ébouillanté par l'explosion d'une chaudière mal réglée... C'était un monde puissant, impitoyable, dur et exaltant : son père était un héros. Mais un héros modeste qui refusa toujours que son fils l'accompagnât : « Ce n'est pas la place d'un enfant, fiston... je ne suis même pas sûr que ce soit celle d'un homme... C'est un enfer. »

Et maintenant, il est tout près de l'enfer. Si près qu'un énorme coup de klaxon retentit derrière lui, poussé par un engin la gueule chargée de matières incandescentes : « Te faut pas rester planté là, mon gars, c'est dangereux ! », lance le conducteur. Trulle saute de côté et poursuit sa progression avec précaution.

Il est devant le portail et décide de se mêler au flux continu des entrants qui s'y pressent. Chaque homme prend la carte qui porte son nom dans un casier mural et l'introduit dans une fente où un dispositif automatique tamponne son heure d'arrivée, à la minute près. La pointeuse ! Son père détestait

cet automate mouchard et lui avait expliqué les multiples façons de tromper la machine. Justement, un ouvrier vient, mine de rien, d'y introduire deux cartes : il pointe pour un copain en retard. Trulle sourit.

Après le pointage, les travailleurs s'engagent dans un large couloir où s'en ouvrent d'autres, menant à divers ateliers — « Laminage », « Façonnage », « Aciérie », « Cokerie », « Tôlerie »... —, divisant à chaque fois le flot humain. Toutefois, le gros des ouvriers continue dans le couloir principal, se dirigeant vers le dernier porche où le mot « Énergie » est écrit en gros caractères.

« Hep ! Vous, là-bas ! Venez donc ici ! »

Un homme, en chemise-cravate-veston-mocassin interpellait Trulle.

« Oui, vous. Que faites-vous là ? Comment êtes-vous entré ?

— Bonjour monsieur. Je suis entré par la porte, tout bonnement. Je n'avais jamais vu d'usine, alors...

— L'usine n'est accessible qu'aux personnes autorisées. Vous avez une autorisation ?

— Ben... non.

— Alors, veuillez me suivre. »

L'homme affiche un air sévère, il pose une main ferme sur l'épaule de Trulle et l'entraîne vers d'autres couloirs, mieux éclairés, mieux ventilés, plus propres. Des femmes élégantes ouvrent et referment des portes vitrées derrière lesquelles on

en aperçoit d'autres, un combiné téléphonique à l'oreille, prenant des notes sur des calepins, tapant sur des machines à écrire ou manipulant d'épais dossiers.

Pendant qu'ils marchent côte à côte, l'homme sévère, de sa main libre, tripote sans cesse un gros chronomètre auquel il jette régulièrement un coup d'œil machinal. Le sol est à présent couvert d'une moquette gris chiné, les portes n'ont plus de vitres, l'éclairage indirect et doux dégouline sur des murs blanc cassé. Trulle ignorait que des endroits semblables existassent dans les usines ; il voudrait rebrousser chemin, quitter ces angoissants lieux insipides, mais l'autre ne relâche pas sa prise et le presse d'avancer.

Le sinistre couloir propre et net s'achève sur une porte matelassée où on lit « Direction ». Là, l'homme au chronomètre presse un bouton à peine visible sur le chambranle, un vague bourdonnement se fait entendre et, immédiatement, le crachotement d'un haut-parleur :

« À quel sujet ?

— Bonjour directeur ; scrutateur B6 ; j'ai intercepté un intrus.

— Et les vigiles ?

— Plus de vigiles, directeur. Vous les avez licenciés hier, pour hilarité inconvenante.

— C'est vrai... Josiane, vous me ferez penser à les remplacer... Il a l'air de quoi ?

— Pas net, directeur. Le genre petit curieux...

— Faites-le entrer, scrutateur. »

La porte s'ouvre avec un bruit mou.

Trulle est poussé en avant par le scrutateur qui reste en retrait. *Les scrutateurs ! les bêtes noires de mon père*, ceux qui dissèquent le moindre geste des gens au travail, l'analysent, le chronomètrent, le mesurent, l'objectivent, le reproduisent, l'incorporent aux machines ou l'imposent aux autres travailleurs... *De sales petits fouille-merde !*

« Approchez.

Trulle s'approche.

Le directeur lève la tête et lui jette un coup d'œil rapide.

« Ouais. Journaliste ?

— Oh non ! Je ne suis qu'un promeneur un peu curieux.

Mon père travaillait dans une usine...

— Et vous y pénétrez, sans autorisation...

— Euh, oui.

— C'est interdit, vous savez ?

— Je l'ignorais.

— Que faisait votre père ?

— Ouvrier chaudronnier.

— Où ?

— Usine de façonnage mécanique numéro sept.

— Son nom ?

— Trulle.

— Trulle, Trulle... Attendez... Il avait une grosse moustache, portait toujours une casquette écossaise et boitait légèrement, n'est-ce pas ?

— C'est bien lui.

— Trulle, évidemment ! ce bon vieux Trulle. Un de mes meil-

leurs chaudronniers à la sept... Dommage qu'il ait dû nous quitter...

— Après qu'il a eu perdu sa main droite...

— Je me souviens ! Saloperie de massicot ! On l'a remplacé après l'accident.

— Mon père aussi.

— Que voulez-vous ? A-t-on jamais vu un chaudronnier manchot ? Ils seraient beaux ses chaudrons ! Ce sont les risques du métier... Je compatis. Et alors, qu'est-il devenu, notre Trulle ?

— Il est mort, une asbestose attrapée par la suite, à la fabrique d'isolants industriels.

— Mes condoléances, je ne savais pas... Je compatis. L'amiante est une cochonnerie ; je croyais que c'était interdit.

— Mon père aussi.

— Allez, ce sont toujours les meilleurs qui partent les premiers... Ainsi, vous êtes son fils ? Le jeune Trulle.

— Oui, Trulle.

— Vous me plaisez, jeune Trulle. Et je vais vous le prouver. Vous vouliez visiter l'usine ? Eh bien, vous allez la visiter, et avec le guide le plus qualifié qui soit, le directeur en personne, moi-même !

— Je vous remercie.

— Suivez-moi. »

Trulle, qui a brûlé d'envie de découvrir l'usine comme il découvre des merveilles le long des chemins creux, en fouinant

gentiment, en ouvrant grand yeux et oreilles, en devisant avec les uns et les autres, se retrouve affublé du plus pontifiant, et sans doute du plus vigilant, des cerbères, le directeur en personne, lui-même.

« Cette partie du complexe est réservée aux tâches administratives — vous ne pouvez imaginer la quantité de paperasses qu'il faut manipuler pour faire tourner une maison comme celle-ci. Comme vous pouvez le remarquer, le personnel ici est essentiellement féminin : leurs doigts sont souples et adroits et elles sont très soigneuses. Et puis, j'aime être entouré de jolies femmes... Voyez comme elles sont élégantes — jupe et hauts talons obligatoires —, c'est mon petit jardin d'intérieur, ah ! ah !... Par contre, vous ne verrez pas de femmes dans le reste de l'usine : le travail en atelier serait, selon moi, une injure à leur féminité. De plus, imaginez l'effet que produirait un joli petit cul qui se tortille sur ces balourds d'ouvriers... Ce serait beau ! »

Le directeur parle, parle... et ses paroles donnent le tournis à Trulle.

« Nous allons maintenant pénétrer dans la partie dévolue à la production : le boucan, la sueur, la chaleur, la poussière, le danger, la guerre, la vie, quoi... »

Trulle devrait parler avant que l'autre ne s'inquiète de son mutisme. Sa tête tourne.

« Oui, la guerre... la vie... Et que produit l'usine ?

— Des dés à coudre. Quatre-vingt pour cent de notre capacité est employée au façonnage de cet indispensable petit us-

tensile. Nous en exportons partout, au Timor oriental, à la Barbade, au Guatemala, en Guinée-Bissau, partout ! Il nous arrive aussi de fabriquer des cuves pour centrales nucléaires, mais la demande est exceptionnelle de nos jours... Et nous venons de lancer une ligne de production de pinces à linge en acier brossé. Le marketing croit beaucoup en ce produit. Moi, je dis : « On verra... » Vous avez déjà vu une aciérie ? Non ? Allons-y. C'est très impressionnant ! »

Trulle le suit.

L'aciérie est une cathédrale de couleur rouille. Le directeur et lui se tiennent sur une passerelle surplombant la salle où, tout en bas, s'agitent de petits hommes, la plupart ont le nez en l'air. Une sirène retentit.

« Attention, on va introduire une nouvelle charge de fonte dans le convertisseur. Regardez. »

Un énorme creuset rougeoyant s'avance, suspendu à un pont roulant.

« La fonte est en fusion, vous allez voir. »

Le creuset bascule et déverse son contenu dans une sorte de chaudron géant. *Le convertisseur ! C'est rudement beau.* Le creuset s'éloigne et un drôle de couvercle muni d'une longue tige en son centre descend au bout d'un palan pour venir s'ajuster sur le convertisseur.

« Maintenant, un peu de magie ; vous l'ignorez sans doute mais la fonte contient beaucoup de carbone à sa sortie du haut fourneau ; c'est ce carbone qui la rend rigide et cassante. Pour obtenir de l'acier, qui, lui, est souple et élastique, il faut

l'éliminer presque entièrement. On va donc injecter de l'oxygène par la tige que vous avez peut-être remarqué. Cet oxygène...

— ... *va se combiner au carbone pour donner du gaz carbonique ; lequel va s'échapper de la fonte liquide.*

— ... va en quelque sorte brûler le carbone. »

La sirène lance trois coups espacés, à deux reprises. Les petits hommes du bas disparaissent de la salle.

« C'est la partie délicate de l'opération parce que...

— ... *l'oxydation du carbone est exothermique, ce qui va élever considérablement la température du métal ; ceci ajouté au dégagement de gaz sous haute pression va faire du convertisseur une gigantesque cocotte-minute.* »

Trulle n'écoute plus. Il connaît par cœur le procédé de décarburation de la fonte... Son père le lui a longuement, et à de multiples reprises, expliqué en détail... Il est tout entier absorbé par le spectacle. Un sifflement terrible se fait entendre lorsque l'oxygène est insufflé, et la structure métallique de l'aciérie tremble de toutes ses membrures. *Mon père avait raison : le convertisseur est un chaudron de sorcière...*

« Un vrai chaudron de sorcière, pas vrai ? »

Trulle bâille.

Le convertisseur n'émet bientôt plus qu'un ronronnement ; Il descend lentement vers le train de lingotières qu'il emplit chacune d'acier en fusion. Le convoi s'ébranle et disparaît.

« Et voici la matière première de quatre cent mille six cent vingt, à quelques unités près, dés à coudre qui part vers le train

de laminage puis l'atelier de façonnage. Formidable, quand on y pense !... Mais il y a plus formidable encore : la façon dont nous produisons notre énergie. C'est une prouesse technologique exceptionnelle et, je crois pouvoir l'affirmer sans contre-dit, unique au monde !

— *À quoi vais-je avoir droit ? Une centrale électrique à l'eau de boudin ou à l'huile de vidange ?...*

— Bien sûr, la fabrication de coke dans nos fours est indispensable à la production de fonte mais le reste de notre consommation énergétique, soit quatre-vingt-cinq pour cent, est délivré par un procédé absolument, radicalement, écologique. Et celui qui a mis au point cette technique révolutionnaire, c'est, sans fausse modestie, votre serviteur lui-même...

— ... *lui-même*...

— Mais la simple réalité en dira plus que de longs discours... Nous y sommes. »

L'atelier « Énergie » est immense. Il y fait chaud et Trulle sent aussitôt des gouttes de sueur perler sur son front. Une centaine de cages à écureuil, de dimensions variables, sont disposées en rangs d'oignons, mais ce ne sont pas des écureuils qui les actionnent. Les ouvriers, torsés nus, marchent dans les cages, les cages tournent et des courroies transmettent leur mouvement à un arbre, lequel entraîne un volant d'inertie en fonte.

« Alors ? Qu'en pensez-vous ? Ingénieux, n'est-ce pas ?

— Très ingénieux.

— Le volant stocke l'énergie sous forme cinétique et la dis-

tribue par poulies et courroies dans les différents ateliers. Une partie du mouvement alimente le rotor de notre alternateur qui fournit toute l'électricité dont nous avons besoin. C'est simple mais il fallait y penser ! L'œuf de Colomb en quelque sorte !

« Vraiment très ingénieux...

— Ressentez-vous l'énergie qui se dégage de cet atelier ?

— Euh, oui, il fait chaud...

— En effet, l'activité physique permanente de plusieurs centaines d'hommes libère une quantité appréciable de calories. Peut-être prévoyons-nous un système de ventilation. Nous y pensons... »

Un cri. Un coup de sifflet. Un des marcheurs a trébuché et vient de s'effondrer dans sa cage. À cause de l'inertie du système, celle-ci continue de tourner bien que ses occupants se soient arrêtés sur le champ. Ils tentent à présent d'éviter l'homme qui roule entre leurs pieds. Un scrutateur, la voix robotisée par un mégaphone, lance des ordres : « Je débraie la cage. Poussez à contresens. Quand elle sera à l'arrêt, nous procéderons à son ouverture, vous évacuerez l'homme à terre et reprendrez le travail, immédiatement. » On emmène le blessé sur une civière. Il saigne un peu du nez et ne bouge plus. Le travail reprend.

« Désolant ! Rassurez-vous, nous disposons d'une infirmerie qui soignera ses bobos. Nous leur fournissons pourtant des chaussures antidérapantes... Mais il y a toujours des maladroits...

— Il aurait pu se faire très mal.

— Ne voyez pas les choses en noir. Ce sont les risques du métier, après tout. Et je peux vous assurer que personne n'est jamais mort d'une chute dans la cage. Mais je compatis. »

Trois coups de sifflet retentissent dans le vaste hall. Les cages s'arrêtent progressivement, et les ouvriers s'en extirpent pendant que la relève s'y introduit et commence à marcher. Les cages se remettent à tourner.

« Le changement d'équipe prend de sept à dix secondes — un scrutateur s'en assure. Pendant l'interruption, le volant assure une livraison continue d'énergie. »

La brigade sortante s'est affalée sur le sol.

« Une petite pause d'un quart d'heure et ils seront à nouveau fringants et prêts à pousser les cages.

— Très ingénieux... »

Trulle, sidéré et nauséeux, a envie de se rouler en boule, de retourner dans le ventre de sa mère ou de mourir... Ou bien ?... Il n'en peut plus d'écouter pérorer le directeur lui-même. Quelque chose doit se passer...

« Tiens, je me demandais, utilisez-vous un massicot de chaudronnerie ici ?

— Bien sûr, jeune Trulle, et des plus performants ; il vous coupe une tôle de six millimètres comme si c'était une feuille de papier à cigarettes. Impressionnant !

— Très ingénieux... J'aimerais bien voir ça...

— On y va de ce pas. Vous allez apprécier, vous verrez. »

Le massicot est une belle bête ; son couteau, affûté comme un rasoir, tranche la tôle de biais, comme celui de la guillotine le cou des condamnés ; sa table de coupe est immense et peut accueillir des pièces de plus de deux mètres. L'ouvrier qui y est préposé présente les feuilles d'acier, les cale contre les taquets et, la découpe effectuée, les retire du plateau sans effort apparent. Le rythme paraît infernal à Trulle, mais le travailleur semble y prendre plaisir, et même siffle. Un scrutateur, le chronomètre à la main gauche et un stylo à la droite, note les temps.

Une chose intrigue Trulle : les mouvements du couteau sont commandés par une pédale manifestement bricolée.

« C'est normal, cette pédale de coupe ? »

— Ah ! ah ! Vous êtes observateur, jeune Trulle... Que voulez-vous ? On a beau leur expliquer qu'il est dangereux de débrayer les poussoirs de sécurité, ils n'en font qu'à leur tête, ils préfèrent la pédale, pour la cadence, comprenez-vous ?

— Je comprends, très ingénieux... *Non, pas le massicot... trop propre, trop convenu, trop œil pour œil, trop biblique...* »

— Vous avez aussi une ligne de laminage, je crois ?

— Oui, et une fameuse ! Venez.

Les brames d'acier incandescent arrivent en glissant sur un chemin de fins rouleaux motorisés jusqu'aux premiers cylindres du train de laminage. Le hall s'étend à perte de vue, tout en longueur.

« Le principe du laminage est simple : l'acier est progressi-

vement écrasé par son passage entre des couples de cylindres successifs et en ressort tout au bout sous forme de tôle qui vient s'enrouler...

— ... *sur la bobineuse, et bla et bla...*

— Le train de laminage fonctionne un peu comme une suite de rouleaux à pâtisserie... J'utilise souvent cette image à l'usage des néophytes, c'est plus parlant, n'est-ce pas ?

— Oui, la métaphore est... parlante... Très ingénieux, vraiment...

— *Le laminage ? Ce serait rigolo de confectionner une crêpe de directeur lui-même... D'un autre côté, ce serait sale et d'une rapidité frustrante. Non, pas le laminage.*

— Pourrions-nous retourner à l'atelier de production d'énergie ? Quelque chose me chiffonne...

— Ah bon ?

— Il me semble qu'une des cages avait du ballant...

— Vraiment ? Eh bien, allons voir ça. »

« À cette heure-ci, nos besoins d'énergie baissent. Les équipes sont donc réduites et peu de cages tournent encore.

— C'est bien ce que je pensais. Voyons... C'est la grande roue du milieu qui m'a paru vibrer... trois fois rien mais...

— Nous allons vérifier ça. Cette cage-ci, dites-vous ?

— Oui, celle-là. Peut-être le moyeu est-il faussé... Notez bien que je n'y connais pas grand-chose... Après tout, c'est vous l'ingénieur.

— Ingénieur et concepteur ! Je vais vérifier cela tout de

suite. »

Le directeur ouvre la porte de la cage, y pénètre et entreprend d'examiner la rectitude du moyeu central.

« À l'œil, je ne vois rien d'anormal. »

Trulle referme doucement la porte de la cage.



« Ne faites pas ça, jeune Trulle. C'est idiot. Cette porte ne s'ouvre que de l'extérieur.

— Je sais. »

Trulle se saisit du mégaphone du scrutateur qui a terminé sa journée :

« Vous autres, cessez de tourner. J'ouvre les cages. Vous pouvez rentrer chez vous. Cadeau de la direction !

— Mais, mais... il n'en est pas question ! Ces hommes sont payés pour travailler. Vous entendez, vous autres, continuez à pousser. C'est votre directeur qui parle !

— Ceux qui veulent continuer le peuvent. Ce sera encore plus amusant. »

Et Trulle embraille la courroie de la grande roue sur l'arbre de transmission, lui communiquant le mouvement des autres cages.

« Vous êtes fou ! Arrêtez immédiatement, jeune freluquet... Crapule ! Sale petit con ! »

La cage, entraînée joyeusement par les travailleurs, commence à tourner, forçant le directeur à marcher, de plus en plus vite car le mouvement s'accélère, pour ne pas tomber.

« Attention, les gars, je vais inverser le système et mettre les cages en prise sur le volant. Il va falloir galoper. N'hésitez pas à sauter si c'est trop rapide pour vous. Je ne voudrais pas qu'il y ait un accident... Voilà qui est fait. Tournez manèges !...

— Je vous ordonne de cesser sur le champ, infâme petite merde !

— Gardez votre souffle, monsieur le directeur... »

Les cages s'emballent. Tous les ouvriers, hilares, ont quitté la leur d'un bond. Le directeur court, court...

« Au secours ! au sec... »

— Et voilà. Maintenant, vous êtes tombé. C'est malin ! Je vous avais pourtant conseillé d'économiser vos forces. Vous

vous êtes fait mal ? Je compatis. »

Le directeur tourne comme un paquet de linge battant dans une lessiveuse. À chaque tour, il retombe lourdement de toute la hauteur de la cage.

« Assassin ! assassin !

— Tout de suite les grands mots. Farceur, tout au plus. Et puis, rappelez-vous les paroles du directeur lui-même : « Personne n'est jamais mort d'une chute dans la cage. »

Trulle serre la main aux ouvriers, « Je vous le laisse », et regagne, à grandes enjambées, les chemins creux.

Que c'est bon de marcher où cela signifie avancer !

En pièces détachées

VII

Trulle marche dans le chemin creux. Il n'est pas pressé mais, comme chaque jour, fait un peu d'exercice pour se dérouiller. *Bien dérouler le pied, balancer les bras...* Il part en petites foulées rapides, *expirer à fond...* Avisant un saule têtard rabougri à quelques centaines de mètres, il en fait le terme de sa course ; là, il reprendra son pas d'errant. Il n'arrive pas jusque-là.

Il va entamer son sprint final quand il voit, à la limite de son champ de vision, quelque chose sur le bas-côté qui lui paraît incongru. Quelque chose de brillant sur quelque chose de couleur chair avec une tache rouge au bout : une bague sur un doigt à l'ongle verni... *Merde !* Il s'arrête immédiatement, ramasse l'annulaire, le pose sur la mousse qui borde le talus et inspecte du regard les alentours. La main, la gauche, est tout près, une main à quatre doigts aux ongles rouges, proprement tranchée. Le bras correspondant n'est pas loin, et l'autre, le droit, muni de sa main celui-là, gît de l'autre côté du chemin. La jambe gauche, parée d'un bracelet de cheville, et la droite, sans bijou, ont été déposées côte à côte. Fort logiquement, le morceau suivant est le tronc, de femme évidemment. *La malheureuse, elle est en pièces détachées !... Où est la tête ?* La tête

repose à quelques mètres, une tête aux longs cheveux noirs, aux yeux turquoise, aux paupières délicatement ombrées de violet, aux cils légèrement recourbés par le mascara, aux lèvres peintes avec art d'un rouge sombre, aux dents superbes et au sourire... Ah ! ce sourire...



Trulle ferme les yeux morts de la tête morte et la trouve aussi belle ainsi.

Un meurtre dans les chemins creux !... Incroyable ! Mais à y bien regarder, les sections sont nettes et n'ont pas saigné, les

amputations ont certainement été exécutées post mortem, après que la victime s'est vidée de son sang. Or ce sang, quatre litres au minimum, n'apparaît nulle part sur le sentier ou ses abords immédiats. *Elle a été tuée ailleurs et ensuite transportée ici... Bon, que fait-on dans ces cas-là ?* Trulle connaît la réponse convenue à cette question : on se rend à la police pour signaler la présence du cadavre. Seulement voilà, quelle police maintenant que les juridictions ont éclaté ? les gens du guet du village auquel est rattaché ce secteur, c'est-à-dire la bande habituelle de poivrots pervers et de débiles qui se rinceront l'œil en zieutant le bas du tronc pour aller se finir chez une quelconque folleuse après avoir coffré Trulle ? Pas question. Un des postes de police que La Ville entretient çà et là, c'est-à-dire la bande habituelle de gros flics suants et mâchouillant du chewing-gum devant des claviers aux touches graisseuses, qui seront trop heureux de lui coller le crime sur le dos après interrogatoire musclé ? Pas question. Une de ces cours de justice seigneuriales qui ont fleuri ces derniers temps, c'est-à-dire la bande habituelle de soudards arrogants et abrutis qui le jetteront dans un cul de basse fosse après l'avoir soumis aux questions ordinaire et extraordinaire ? Pas question non plus. Alors ? Alors, Trulle rassemble délicatement les morceaux épars, les range au bord du chemin, les recouvre de sa couverture, grimpe le talus — il sait que l'endroit est loin de toute habitation donc de toute indiscretion —, cherche un endroit où la terre soit meuble, y plante son couteau, trace dans le sol un rectangle de deux mètres sur un, découpe la couche herbeuse

par petits carrés qu'il met de côté et se met à creuser, avec les mains. La besogne sera interminable, il le sait, mais il s'y attelle, poignée après poignée.

Il creuse toute la journée et toute la nuit. Au petit matin, la fosse a une profondeur convenable. Il s'accorde une demi-heure de répit, assis sur le tas de terre qu'il a extrait, en saluant pensivement le soleil qui se lève. Le plus pénible reste à faire. Il



redescend dans le chemin et remonte, pièce par pièce, le corps de la jeune femme. Et le contact de ses mains avec cette peau

froide et douce le trouble, et son trouble n'est ni d'effroi ni de répulsion. Il dispose les morceaux au bord de l'excavation de telle sorte qu'il puisse s'en saisir depuis le fond, saute dans le trou et entreprend de reconstituer le mieux qu'il peut la dépouille. Une fois remonté, il la regarde longuement ; il veut s'imprégner de son image avant de la voir disparaître à jamais. Et, subitement, le corps redevient intact à ses yeux, sans solution de continuité, sans plaie ni cicatrice, une belle endormie qui va désormais le hanter. *Trulle, c'est un cadavre, il n'y a rien à rêver.* Il pousse la terre pour combler la fosse, la tasse convenablement et remet en place les carrés d'herbes par-dessus. *Une sépulture discrète pour une mort discrète.* À peine un renflement sur la plaine.

Trulle est épuisé. Il s'endort à même le sol de la tombe fraîche et fait de doux rêves.

Il s'éveille avec une faim de loup. Le prochain village est à quelques kilomètres et il décide de s'y rendre. Il dépasse de son pas d'errant le saule têtard rabougri et lui dit bonjour sans s'arrêter. Le fantôme de la belle dame à ses côtés, son cadavre derrière eux.

Le village est des plus plaisants, avec ses plantations soigneusement désordonnées, son ruisseau qui tantôt court clair et vif, tantôt flâne en grosses mares où se prélassent nénufars et lentilles d'eau, ses petites maisons sans prétention, ses rues pavées de galets.

Trulle se met en quête d'une boucherie qui vende des pisto-

lets fourrés. Ses emplettes faites, il cherche un coin où s'installer pour attaquer son casse-croûte. Il le trouve sur un coude où la rivière s'élargit, à l'ombre d'un saule pleureur, face à quelques cygnes dédaigneux et canards froufroutant du cul. Le beau fantôme a disparu. Il n'est pas loin. Il gît au fond du plan d'eau, nu, caressé par de longues algues vertes, détaché du monde, son image à peine troublée par les sillages des oiseaux, Ophélie sans ses voiles. *Merde, je n'aurais jamais dû m'asseoir sous un saule pleureur !* Il renonce à son pistolet au haché et le jette par petits morceaux aux canards ; les cygnes leur volent dans les plumes et l'image de la belle dame se brouille et disparaît dans la bagarre et peut-être aussi dans les larmes de Trulle. Il a soif d'une bonne bière bien fraîche.

L'estaminet est tranquille, on joue aux dés à une table et au whist à une autre. Il leur tourne le dos pour observer par la grande fenêtre en devanture les mouvements de la rue. Il examine avec satisfaction le verre de pils que le tenancier lui a servi : les trois centimètres réglementaires de mousse interdiront à tout reflet fantomal de se manifester.

Les gens vont et viennent, qui un cabas au bras, qui léchant une glace à la vanille, qui, pressé par une quelconque urgence, se frayant le passage à coup de coude, qui promenant un hideux toutou, qui, agité de tics, traînant une patte folle, qui rectifiant au bâton le rouge sombre de ses lèvres en se servant de la vitrine du bistrot comme d'un miroir... *Nom de Dieu !...* Elle entre.

Elle s'installe au comptoir devant une simple pils, vérifiant furtivement dans le miroir derrière le comptoir que la retouche de ses lèvres est nette, elle l'est, mais elle s'aperçoit alors, Trulle aussi, que son rimmel a coulé et se précipite vers les toilettes. Elle a pleuré...

Elle en revient quelques minutes plus tard, impeccable, mais le blanc de ses yeux turquoise encore rougi. Elle se rassied et, peut-être pour échapper au miroir, se tourne vers la salle. C'est elle ! la jeune femme qu'il vient d'enterrer. Celle qui est entrée dans sa vie en pièces détachées lui fait à présent face, d'un seul morceau, le regard absent, une tristesse insondable par tout le corps. *Arrête, Trulle, tu divagues. Elle ne lui ressemble même pas.* Elle lui ressemble trait pour trait. Son regard se visse définitivement sur la jeune femme. Et ce n'est pas un fantôme.

Elle prend machinalement une gorgée de bière, repose son verre, se frotte nerveusement les poignets et fixe le néant sans conviction. Après avoir fini sa pils, elle en prend une autre, qu'elle boit tout aussi machinalement que la première. Elle repose son verre et se frotte le cou, puis les chevilles, dont l'une porte un bracelet et enfin la base de l'annulaire gauche, celui qui porte une bague. *Non !...*

Et elle voit Trulle. Il le sait par l'intensité soudaine de ses yeux et par la douleur, sa douleur à elle, qui le transperce. *Pauvre petite...* Elle le fixe sans autre expression que cette insupportable douleur, cette immense tristesse. Trulle essaie un

pauvre sourire, elle y répond par un sourire misérable. Elle se lève et s'assoit à sa table.

« Vous !

— Vous !... C'est impossible...

— Vous savez bien que tout est possible.

— Alors, c'est la fin du monde ?

— Pas tout de suite, je pense... »

Son sourire a flambé une demi-seconde.

« ... On a encore un peu de temps.

— Le temps. Savez-vous qu'il naît des différences ?

— Et c'est à moi que vous dites ça !...

— Pourquoi ne vous le dirais-je pas ?

— Votre baratin habituel ?

— Non, je ne suis pas un habitué du genre... Qui êtes-vous donc, vous, si vivante ?

— Sa sœur jumelle. Vous savez, des monozygotes, pas de différences entre nous, pas de temps si vous dites vrai.

— Et vous avez tout vécu ?

— Tout en temps réel, tout ce qu'il lui a fait. La bave qui coulait de la bouche immonde de ce rat pendant qu'il la déshabillait, les liens, son doigt en elle, son doigt en moi, et son zizi ridicule qui pendouillait, le coussin plaqué sur sa figure, la suffocation, la glissade dans la mort... le couteau... son doigt, ses membres, sa tête détachés...

— Arrêtez, je vous en prie.

— Pourquoi ? Tu sais déjà tout. Tu es arrivé, tu l'as tenue dans tes bras, tu l'as allongée...

— Oui, je sais tout.
— Je connais tes mains, elles sont douces.
— Je connais ton corps, il est doux. »

« Viens. On y va.
— Donne-moi la main... »

« Voici l'étang.
— Un bel étang, tranquille... Et voilà le saule pleureur sous lequel tu as pleuré...
— Oui. Elle était au fond de l'eau...
— Comme Ophélie... »

« Le saule têtard rabougri...
— Que tu as salué en partant... Tu étais fatigué.
— J'avais creusé toute la nuit...
— Montre-moi tes mains. Mon Dieu, elles ne sont qu'écorchures !
— Ce n'est rien à côté de...
— Je sais. »

« C'est là.
— À peine un renflement sur la plaine. Une sépulture discrète pour une mort discrète... Tu as bien fait. Tu as tout fait bien. »

Elle se couche sur la tombe, le ventre vers le ciel, vers Trulle qui regarde avec émotion les deux sœurs, la vivante et la

morte, sur leurs lits de terre superposés.

Il se couche près d'elle. Elle le guide de la main vers sa seule blessure, oblongue et vivante, cette estafilade que toute femme porte en son corps.

Secret

VIII

C'est l'aurore. Quelques oiseaux, les plus matinaux, commencent à pépier. Trulle s'éveille. Il fait déjà doux et il repousse sa couverture pour laisser la brise chatouiller sa poitrine. Il reste là, à savourer sa situation, la mousse qui lui sert d'oreiller, le sable qui a épousé la forme de son corps, le jeune saule qui lui fait un ciel de lit. *Ciel de lit, ciel de nuit, bonjour ciel de l'aube.*

Le guerrier bondit dans le chemin creux comme un pétard, hagard, sale, hirsute, inquiet, aux aguets. Immédiatement, il s'agenouille derrière la butte qui borde le chemin et braque son fusil mitrailleur vers le lointain, le doigt sur la gâchette.

— Hé ! hé ! Holà ! C'est un chemin creux, ici, pas un champ de bataille !

— Merde ! C'est pas une tranchée ?

— Non. Donnez-moi votre fusil.

— Jamais de la vie. Je tiens à vendre chèrement ma peau s'ils viennent.

— Personne ne va venir. En tout cas personne qui en veuille à votre peau.

— On voit que vous ne les connaissez pas !

— Je ne les connais pas, mais je connais la paix des che-

mins creux. Donnez-moi votre arme, s'il vous plaît.

— Je ne peux pas. Je risque la cour martiale si je m'en sépare.

— Personne n'en saura rien, je vous l'assure... Allez, passez-la-moi.

— Pour que vous me tiriez dans le dos ?... Pas si bête...

— Pourquoi vous tirerais-je dessus ? Je ne vous connais même pas.

— Parce que vous croyez que ceux d'en face me connaissent ? Personne ne connaît personne dans une guerre. Et tout le monde tire sur tout le monde !

— C'est donc la guerre ?

— Ne faites pas l'imbécile ! Les hostilités ont commencé il y a un mois.

— Guerre mondiale, régionale, locale, asymétrique, de basse intensité, ou bien ?...

— Ben, je sais pas. Avec toutes ces alliances et contre-alliances, il y a de quoi s'y perdre...

— Guerre régionale, dirons-nous. La Ville est impliquée ?

— Oui, mais je ne sais pas dans quel camp elle est exactement. Il y a des accords secrets... ça peut changer... En tout cas, j'ai vu un de ses trois hélicoptères lâcher des saloperies, j'ignore sur qui ou quoi, c'était loin.

— Donc La Ville s'en mêle... Et les villages ?

— Ça dépend. Certains soutiennent notre coalition, d'autres celle de l'ennemi. Il y en a aussi qui veulent rester neutres...

— C'est sans doute plus sage...

— Pas sûr, parce que tout le monde s'en fout et tente de s'en emparer. Raisons stratégiques... Notez que nous, on n'a rien contre eux, mais s'ils se trouvent sur notre zone d'opérations... on est bien obligés d'un peu les bousculer.

— Je vois... Bon, maintenant, donnez-moi votre arme. On la mettra à l'abri ; vous la récupérerez quand vous me quitterez.

— Ils approchent. Nom de Dieu ! les salopards ! Ça y est, j'en tiens un dans ma ligne de mire... Tu vas voir, mon salaud...

Trulle se précipite sur le guerrier et lui arrache son fusil mitrailleur. Il en éjecte le chargeur :

— Vous avez le choix : ou bien je range sagement vos petites affaires ou bien je les balance de l'autre côté du talus.

— Ne déconnez pas ! Ils sont à moins de cent mètres...

— D'accord, je balance.

Trulle commence par le chargeur. Dès que celui-ci voltige au-dessus du chemin creux, une pétarade de feu d'artifice éclate. Les balles ricochent sur le morceau de métal qui, après quelques soubresauts, atterrit dans la plaine.

— Vous avez vu leur réaction ?

— Oui. Ils ne plaisantent pas.

— Écoutez. Rendez-moi mon flingue maintenant. Sans chargeur il ne peut plus servir à rien, mais je me sentirai moins nu... Et comme ça, s'ils me descendent, je serai au moins tombé l'arme à la main.

— Et vous aurez la croix de guerre, à titre posthume, thume.

— À titre posthume.

— Je sais, simple hommage à un poète... Bon, voulez-vous la moitié d'un pistolet au haché ?

— Un quoi ?

— Pistolet au haché, non chargé bien sûr ! c'est très roboratif. Vous avez une sale mine, ça vous fera du bien.

— Vous êtes complètement givré, vous ! Ils ne sont plus qu'à cinquante mètres – je me demande ce que foutent les nôtres –, ils seront ici dans quelques minutes, ils vont gicler dans la tranchée et la prendront au corps à corps. Ce n'est pas le moment de casser la graine... Filons tant qu'il est temps !

— Vous n'êtes pas facile à suivre : tantôt vous voulez mourir en héros — ce qui risque malheureusement d'arriver si vous continuez à exposer votre tête — tantôt déguerpir comme un lapin... Et je vous le répète, ceci n'est pas une tranchée.

Tout à coup, une nouvelle fusillade pète, du côté gauche du chemin celle-là. Le droit réplique. À présent, les balles se croisent au-dessus de Trulle et du guerrier, hachant la bordure végétale qui tombe en neige verte.

— Ça y est, les nôtres sont là !

— On dirait bien. Quel potin ! Vous qui connaissez le métier, ça va durer longtemps, à votre avis ?

— Tant qu'ils auront des munitions. Ça peut durer des heures...

— Alors, installons-nous confortablement. Mettez-vous là, la mousse y est moelleuse. Nous n'avons pas eu le temps de nous présenter mutuellement. Comment vous appelez-vous ?

— Nos noms sont secrets.

— Très bien, je vous appellerai donc « Secret ». Moi, c'est Trulle. Venez donc vous asseoir, Secret, vous me donnez le tournis et vous ne tenez plus debout.

— C'est ça. Attendons la mort en pantoufles... Ouf !... C'est vrai que ça fait du bien.

Ils attendent longtemps, et, comme l'a prévu Trulle, la mort ne vient pas. Secret s'est effondré et dort comme une souche sous les tirs croisés des belligérants. Quelques obus sont même échangés sans qu'il se réveille. Trulle rêve à côté du guerrier, méditant sur les excellentes raisons de s'entretuer et de faire des trous dans le paysage. Affolés par le vacarme, les oiseaux se sont tus et cachés, ce qui désole Trulle. Il entreprend de sculpter un écureuil dans un morceau de frêne avec son couteau en attendant que cela se passe. L'après-midi est déjà bien engagé lorsque le guerrier émerge du sommeil.

— Alors, Secret, bien dormi ?

— Nom de Dieu, oui ! Et je vous avoue que cela ne m'est plus arrivé depuis le début de la guerre.

— Bien... Je vous ai gardé votre moitié de pistolet... Tenez.

— À croire que vous lisez dans les pensées... J'ai une faim de loup... et j'adore les pistolets au haché. Pétard, il est rudement bon ! Où l'avez-vous trouvé ? Par les temps qui courent...

— Il y a des colporteurs qui sillonnent les chemins creux.

— Ils affrontent la mitraille pour vendre leurs pistolets au haché ? !

— Ils n'affrontent rien ni personne, si ce n'est, parfois, leur

propre solitude : il est très rare qu'il y ait des combats dans les chemins creux. Ceux-ci n'ont aucun intérêt stratégique et les gens qui y errent font tout pour empêcher les rixes.

— Pssst... pssst !

— Vous avez entendu ? Il y a quelqu'un là-haut. Nom de Dieu !

Secret se redresse d'un bond et lance d'une voix claire, ferme et martiale dans la nuit tombante :

— Qui va là ? Ami ou ennemi ?

La réponse parvint dans un chuchotis :

— Comment voulez-vous que je le sache, triple buse !... Votre matricule, grade, bataillon ?

Trulle reconnaissait la voix et les jurons... Il sourit.

— 98561, guerrier, du cinquante-sixième.

— Je vois... Dans ce cas, la réponse est : ami. Je suis le commandant en chef de l'armée de La Ville...

— Bonsoir, commandant...

— Merde à bascule ! cette voix... Trulle !

— Pour vous servir, commandant.

— Toujours là où ça barde à ce que je vois... Bon, faites-moi un topo de la situation : état des forces en présence, puissance de feu...

— Moi, je vais le faire, mon commandant... Je suis militaire. Lui, c'est un civil...

— Dites donc, mon gaillard, faudrait voir à pas m'interrompre... Je connais mon Trulle, on a vécu un fameux

barouf tous les deux, je lui ai même décerné la croix de guerre. Alors, 98561, garde à vous ! Et bouclez-la... Eh bien, Trulle ? Racontez-moi. Qu'est-ce qui se passe dans le secteur ?

— Ma foi, commandant, c'est un peu confus. Secret, le guerrier, a sauté dans le chemin où je m'éveillais. Il était un peu... désorienté ; il voulait absolument tuer quelqu'un. Il faut dire que ceux d'en face canardaient méchamment. Comme je ne voulais pas d'accident, je lui ai confisqué son arme.

— Excellente initiative. Je connais ce genre de gaillards : trop sanguins, aucun sang-froid.

— Les tirs ont continué, les autres ont avancé, et vous êtes arrivés... Nous avons été pris entre vos deux feux, alors j'ai rêvassé et commencé à tailler un bout de bois, Secret a dormi et nous avons partagé un pistolet au haché. C'est tout.

— Il y avait de l'artillerie ?

— Quelques obus, peut-être cinq ou six, nous ont sifflé aux oreilles, mais je ne pourrais dire d'où ils venaient.

— De chez nous. Nous avons exactement tiré six obus — notre quota de munitions... —, donc, ils n'ont pas de canons. Dites-moi, ils sont toujours là ?

— Aucune idée, mais on peut très vite s'en assurer... Votre béret, s'il vous plaît...

Trulle s'empare d'une branche du saule, y accroche le béret du commandant et l'agite au-dessus du talus. Un feu nourri répond à l'apparition, déchiquetant le couvre-chef.

— ils sont toujours là. Désolé pour votre béret, commandant...

— M'en fous. Bon, ils sont embusqués. On va profiter de ce petit ravin pour les contourner à couvert et les prendre au flanc.

— Je préférerais que vous vous absteniez, commandant. Ce petit ravin, comme vous dites, est un chemin creux. Il serait malvenu de s'y balader avec un arsenal !

— Ouais, mais là on est en guerre... Laissez-moi passer avec mes hommes, Trulle, en souvenir du bon vieux temps où nous affrontions cette sale bestiole tous les deux. Allez...

— Le fourmilion... Tiens, à propos, La Ville ennemie vous fait-elle toujours des misères ?

— L'ennemi ? Rasé, pulvérisé, émietté... Nous avons d'abord pris la précaution de démolir toutes les industries chimiques de la zone, au cas où un autre petit malin leur parlerait d'acide... d'acide...

— Formique.

— Comme vous dites. Et puis on leur a balanstiqué une bonne centaine d'œufs de cette sale bête. J'ai survolé leur Ville en hélico une semaine plus tard... Formidable : des cratères partout, tous les immeubles par terre. Et les trucs, les larves, qui continuaient à creuser et à envoyer partout des mètres cube de cochonneries... Superbe. Notre Ville vous doit une fière chandelle, Trulle.

— Je me suis borné à vous donner quelques informations zoologiques. Le reste est de votre responsabilité.

— Ouais, vous êtes un foutu pacifiste, c'est ça ?

— J'essaie d'être en paix avec moi-même et les autres.

— Bien. On peut passer ? On ne fera pas de bruit, on ne dé-

rangera rien...

— Ça ne me plaît guère, commandant.

— Je vous aime bien, Trulle, mais il faut trouver une solution... La ravine est trop large pour sauter par-dessus... Voyons... un pont, un petit pont de rien du tout qui enjamberait votre putain de chemin creux ?

— Je ne fais pas d'objection à ce que vous en jetiez un...

— Trulle, mon ami ! Je savais qu'on pourrait s'entendre tous les deux. Bon, je rassemble mes hommes et je fais venir le génie pour qu'il me combine ça.

— Je vous conseille d'éviter ce tronçon, ils sont juste en face...

— Je vous ai dit : attaque sur les ailes. Voyons, combien fait leur front à votre avis ?

— Je ne crois pas qu'ils soient très nombreux. Deux ou trois cents, je dirais...

— OK, on va établir une passerelle à cent mètres d'ici et... Trulle ?

— Oui, commandant.

— Je ne voudrais pas abuser, mais...ce serait bien si je pouvais jeter un deuxième pont à deux cents mètres, de l'autre côté... Vous comprenez : attaque simultanée sur leurs deux flancs. S'il vous plaît, Trulle, deux ponts, pas un de plus... Parole d'officier.

— Votre parole toute nue me suffit. Va pour deux ponts... J'aime comprendre les choses, commandant : savez-vous les raisons de cette guerre ? Secret s'est montré fort embrouillé à

ce sujet.

— Ah ! C'est pourtant facile à comprendre... Je vous explique. Il y a un mois à peu près, tombe une incroyable nouvelle : on aurait trouvé un gisement de caraboutcha à la limite de la zone d'influence de La Ville — mais très nettement de notre côté —, à une portée de mortier du village des Pauwels, vous connaissez ?

— J'y suis passé.

— OK. Inutile d'insister sur l'importance stratégique du caraboutcha pour l'industrie. On peut tout faire avec du caraboutcha. Mais les réserves mondiales sont presque épuisées ou n'arrivent plus jusqu'ici – manque de carburant, état déplorable des flottes, le merdier habituel, quoi...

— Oui, je connais un peu la question du caraboutcha. Alors ?

— Alors, bien sûr, La Ville envoie une équipe de géologues sur place pour évaluer l'importance du filon et les possibilités d'extraction. Massacrée ! Et de quelle façon ! Le renégat Versappen s'était emparé de notre gisement et y avait concentré la moitié de ses forces !

Moi, j'ai tout de suite dit : « On rase », mais les politiques ont barguigné : « Non, il nous faut le caraboutcha intact, c'est une substance très fragile et hautement instable et bla-bla-bla... vous devez reprendre le site en douceur, commandant. De notre côté, nous nous chargeons de constituer une coalition. » Vous me connaissez, je réponds : « À vos ordres messieurs », je claque les talons, je réunis mes troupes et nous partons sur-

le-champ en opération. Depuis, on crapahute... beaucoup d'accrochages mais rien de décisif pour le moment. On se cherche, on s'évalue, on se tue un petit peu, on cherche à comprendre qui est avec qui... le boxon, quoi ; et les planqués qui continuent à négocier dans notre dos... Nous serons les dindons de la farce, comme d'hab !

— Je n'attendais pas de vous un exposé moins clair. Je vous remercie, commandant.

— Avec plaisir, Trulle. Bon, je dois vous quitter. C'est que j'ai une guerre sur le gaz, moi ! Ah ! ah !

Secret et Trulle entendent à peine les soldats du génie construire les ponts tant ils sont discrets ; *assemblage par brêlages, certainement* » De même, leur franchissement par la troupe ne se signale que par quelques frôlements et chuchotis.

Et puis, le cirque commence. Ça pétarade dans tous les coins, rafales des mitraillettes, tir sec et propre des snipers, déflagrations des grenades, sifflements des départs de mortiers...

Trulle peaufine son écureuil ; Secret gît, amorphe, adossé au talus, perdu. Trulle le laisse tranquille.

La bataille prend un autre tour. Progressivement, les tirs et les explosions se font sporadiques puis cessent. *Ils n'ont plus de munitions. Aïe !* Et c'est la clameur, les cris de rage, d'effroi, d'encouragement, de douleur, de victoire, de désespoir, de jubilation, d'agonie... *Ils s'achèvent à la baïonnette et à l'arme blanche, logique...*

L'écureuil est terminé, et Trulle le trouve réussi. La nuit



tombe sur les derniers râles du champ de bataille. « L'heure est au sommeil, dit tout haut Trulle en s'enveloppant dans sa couverture. Finalement, la guerre, ce n'est pas tant que ce soit con, c'est lamentable... Pas vrai, Secret ? »

Secret ne répond pas. Il pleure comme un jeune veau.

Les Olibrius

IX

Trulle a un rhume. Faute de mouchoir, il se dégage le nez entre les doigts et les essuie sur les larges feuilles de pas d'âne, nombreuses au bord du chemin creux. Il en cueille également quelques-unes, fait chauffer de l'eau dans sa casserole d'errant et en prépare une infusion pour calmer sa toux et dégager ses bronches.

Il lui aurait encore fallu de la reine des prés pour calmer sa fièvre et son mal de tête, mais, quoiqu'elle affectionne les bas-côtés, l'endroit est bien trop sec pour qu'elle y pousse. Par contre, à quelques kilomètres de là, il le sait, il y a un étang et, ragaillardi par le breuvage, il quitte le chemin pour s'y rendre. Des milliers de roseaux à massette, graves sentinelles, le protègent. Mais Trulle n'a que faire de leur austère verticalité, ce qu'il cherche est un moutonnement blanc tout en rondeurs et frémissements. Il le trouve le long d'un ruisseau qui alimente la mare. L'odeur miellée et un rien âcre de la reine des prés le réjouit. Il se fait une nouvelle infusion et s'endort au bord de l'eau.

Il dort tant qu'il se réveille alors que la nuit est tombée. La position de la lune dans le ciel lui fait évaluer l'heure à minuit.

- L'heure du crime !
- Superstition !
- Ah ! pardon, c'est une chose avérée...
- Billevesées !
- Je ne vous permets pas...

Qu'est-ce que ces deux olibrius, coiffés chacun d'un feutre mou, qui se sont glissés auprès de lui pendant son sommeil ?

- Nous sommes en effet les frères Olibrius.
- Oui, Léon Olibrius...
- Et Gustave Olibrius.
- Moi, c'est Trulle, puisque vous me le demandez.
- Ah ! pardon, nous ne vous avons rien demandé.
- Exact. Rien du tout.
- C'était de l'humour...
- Je n'ai aucun sens de l'humour.
- Moi non plus.

Les frères Olibrius se taisent et Trulle s'abîme dans la contemplation des quelques feux follets qui volettent à la surface du marais. *Ils sont légers comme un souffle.*

— Les derniers souffles d'âmes damnées qui gagnent l'enfer à petites bouffées.

— Ridicule, ce sont d'inoffensifs pets méthaniques relâchés par les viscères aqueux qui digèrent la mort.

- Ah ! pardon. Vous ne connaissez rien aux feux follets.
- Au moins autant que vous.

Le bavardage des frères Olibrius est horripilant.

- Vous êtes toujours comme ça ?

- Je n'ai pas beaucoup changé. Bien sûr, l'âge...
- Oui, des ans l'irréparable outrage...
- Je voulais dire à vous chamailler sans cesse.
- Ah ! pardon, nous ne nous chamaillons pas, nous échangeons des points de vue.
- Parfois un peu vivement, il est vrai...
- ... mais toujours courtoisement.
- Mais d'où sortez-vous, bon sang !
- Voyons... du ventre d'une femme, comme tout un chacun.
- Oui, et pour vous préciser la chose, cette femme était notre mère.
- Bien sûr, il y avait un homme dans l'histoire.
- Oui, notre père...
- Ils sont insupportables !*
- Vous n'êtes guère aimable, mon petit monsieur !
- Du tout, mon petit monsieur !
- En plus vous lisez mes pensées...
- Inexact. Vos pensées ne sont pas écrites, à moins que vous leur ayez consacré un ouvrage ?
- Un traité, un mémoire, un opuscule ?...
- En tout cas, je déteste qu'on sache ce que je pense. C'est intime, et vous êtes fort indiscrets.
- Que de jugements !
- Êtes-vous donc homme de loi pour nous parler de la sorte ?
- Rien d'autre qu'un homme paisible qui tient à le rester.

— C'est légitime. Faites donc.

— Je vous en prie. Soyez paisible.

— Alors, je commencerai par me taire.

— Vous venez de parler.

— Je le savais ! le petit monsieur est un bavard impénitent.

Faisons comme s'ils n'existaient pas. Concentrons-nous sur... sur quoi ? nom de Dieu !

— Oh ! oh ! Blasphème !

— Je ne suis pas sûr qu'invoquer le nom de Dieu soit blasphématoire en soi.

— Ah ! pardon. S'il est invoqué sans raison, blasphème il y a.

— Fermez-la ! *Shut up ! A smool toe ! Aw da tugu ! Tace ! Noppil ! ; cállate ! State zitti !*

— Olibrius, nous avons affaire à un polyglotte.

— Ou à un simulateur.

— Ah ! pardon, j'ai reconnu certaines de ces langues...

— ... et d'autres non. Ces langues inconnues sont-elles de vraies langues ou une improvisation dans le dessein de nous abuser ?

— Destinée à nous présenter le petit monsieur sous un jour flatteur, peut-être ?

— Je le suspecte et le crains.

Les roseaux à massette, voilà de quoi meubler mes pensées de façon anodine...

— Ah ! ah ! *Typha latifolia*...

— Oui, de la famille des *Poaceae*...

— Ah ! pardon, *Typha latifolia*, comme son nom l'indique, est de la famille des *Typhaceae*...

— Vous êtes de vrais poisons !

— Derrière le poison le remède.

— Oui, les Grecs utilisaient d'ailleurs le mot *φάρμακον*, pharmakon si vous préférez, pour les deux acceptions.

— Vous avez bien raison de donner la graphie française ; le petit monsieur n'a peut-être pas appris à déchiffrer le grec ancien...

— Bon, prenons les choses autrement. Qu'êtes-vous venu faire ou chercher au bord de cet étang, si reposant avant que vous n'arriviez ?

— Le repos, précisément...

— Ah ! pardon, je ne partage pas votre avis. Quant à moi, j'y venais pêcher la grenouille.

— Je vous le concède. Mais n'exaspérons pas notre hôte avec ce genre de préoccupations futiles.

— La grenouille est un batracien anoure parfaitement honorable ; je ne vois pas en quoi on pourrait la considérer comme futile.

— Je retire bien volontiers « futile » s'agissant de la grenouille. Mais l'écrevisse, que j'affectionne tout particulièrement, me paraît cependant plus noble. Ou le brochet. Que diriez-vous du brochet ?

— Ah ! pardon, le brochet est un poisson d'eau vive. Oncques n'en vit dans un étang.

— « Vit » du verbe voir, je suppose.

— Cela va sans dire ; le verbe « vivre » serait un horrible barbarisme dans ce cas. Quant à l'autre sens de vit, c'est un substantif et son introduction reviendrait à commettre un impardonnable solécisme.

— Je ne vous le fais pas dire. Bon, revenons à nos moutons, à cet étang si paisible...

— Revenons plutôt aux grenouilles !

— Coupons la poire en deux et tenons-nous-en aux écrevisses.

— Pour être franc je me fous des grenouilles, des écrevisses, des brochets, des moules d'eau douce, des paramécies, des notonectes, des dytiques et de tout ce qui peut vivre dans une mare !

— Mais que mangez-vous donc ?

— Oui. Que mangez-vous ?

— Des pistolets au haché.

— Le haché est malsain, pensez au ténia, et il ne se conserve pas bien.

— Le ténia peut faire jusqu'à dix mètres de long. Imaginez-le, ses quatre ventouses solidement ancrées dans vos intestins, se gavant de... Non, le haché n'est pas sain.

— Vous jouez avec votre santé.

— Le petit monsieur est un trompe-la-mort.

— Un risque-tout, un inconscient...

— Notez, cher Olibrius, que l'écrevisse est nécrophage ... Peut-être sa réputation est-elle usurpée ?

— Ah ! pardon, l'écrevisse est, certes, un nécrophage, mais

un nécrophage propre, de plus elle n'est pas vectrice du ténia.

— Je vous l'accorde. Mais il n'y a pas que le ténia dans la vie.

— C'est vrai, il y a aussi les ascaris, les puces, les poux, les oxyures... Avez-vous des oxyures, petit monsieur ?

— J'en suis bourré. Parfois, ils me sortent par les trous du nez ou les oreilles.

— Cela doit vous démanger horriblement.

— On s'y fait.

— Voilà un joli cas d'infestation.

Ces gars-là sont fous à lier !

— Comment osez-vous, petit monsieur ?

— Nous venons aimablement vous tenir compagnie et vous nous insultez !

— J'avais oublié que vous lisiez dans mes pensées...

— Ah ! pardon, nous ne lisons pas les pensées...

— À moins que vous ayez écrit...

— Je sais, bordel à queue, un mémoire ou un traité...

— ... ou un opusculé.

Ils me fatiguent... Je suis fatigué... très fatigué...si fatigué.

— Étrange, Olibrius. Il ne dit plus rien, ne pense plus rien...

— Oui, Olibrius, silence radio sur toute la ligne.

— Serait-il mort ?

— Il conviendrait alors que nous procédions à son inhumation.

— Et que nous lui administrions les derniers sacrements.

— Foutaises !

— Ah ! pardon, les derniers sacrements ont prouvé leur efficacité en cas de décès.

— Je ne crois pas qu'il soit mort ; il me semble qu'il respire...

— Et son cœur bat...

— Peut-être n'est-il qu'endormi ?

— Oui, dans les bras de Morphée.

— Tant que ce n'est pas dans le lit de Procuste...

— Oh ! oh ! Vous devenez grivois... C'est une nouvelle de chez la Berthe ?

— Je suis peiné de vous l'apprendre, mais vous êtes un sot !

— Ah ! pardon, je concède un brin d'imbécillité, mais de la sottise, en aucune façon.

— Vous avez mille fois raison d'introduire de la nuance dans un domaine où la plupart des gens se contentent d'à-peu-près ; je vous en félicite.

— Vos félicitations me vont droit au cœur. Je ne doutais pas que vous pussiez reconnaître vos outrances.

— En tout cas, tant qu'il dormira, ses pensées nous seront opaques.

— Oui. Le sommeil est une boîte noire. Si on le réveillait ? Nous pourrions poursuivre cette intéressante discussion.

— Oui, le petit monsieur a du répondant.

— Petit monsieur ! petit monsieur !...

— Mmmh... Tiens, vous êtes toujours là, les Olibrius ? J'ai dû m'endormir. J'ai fait de beaux rêves...

— Racontez, je vous prie. Nous n'avons pas la faculté d'entendre les rêves.

— J'ai rêvé de superbes écrevisses, là-bas, au-delà des massettes.

— Un rêve prémonitoire, peut-être...

— Pffff !!

— Ah, pardon ! la prémonition est chose sérieuse...

— Et d'abord, quel genre d'écrevisse, l'indigène ou le répugnant crustacé américain ?

— Bien de chez nous, et grasses à souhait. Il y avait aussi des grenouilles dans le même coin...

— Indigènes ou grotesques batraciens d'outre-Atlantique ?

— Aucun doute. Il s'agissait bien de nos fringantes grenouilles locales.

— Voilà qui ouvre certaines perspectives...

— Oui, d'alléchantes perspectives.

— Où dites-vous exactement ?

— Précisément là où se termine la roselière, où l'eau devient libre.

— Je vois l'endroit. Un coin excellent pour les écrevisses, me paraît-il.

— Et les grenouilles ! Il me semble en avoir vu une sauter.

— Moi aussi, je crois bien ; un bond de championne ! Mais l'endroit est éloigné ; je suppose qu'on y a pied, il n'empêche, une certaine dose de courage est nécessaire pour y accéder...

— Les frères Olibrius n'en manquent pas.

— Nous n'avons pas peur de l'eau, au contraire.

— Surtout lorsqu'il s'agit d'écrevisses...

— Ah ! pardon. N'oublions pas les grenouilles.

- ... sans oublier les grenouilles.
- Nous allons montrer au petit monsieur la détermination dont font preuve les pêcheurs d'écrevisses... sans oublier ceux de grenouilles. Allez, Olibrius, troussons nos pantalons.
- Oui, troussons-les !
- Et n'oublions pas d'ôter nos souliers...
- Bien sûr, où avais-je la tête ? Ces grenouilles dodues me l'ont fait perdre.

Les deux frères s'engagent malaisément dans la mare, leur progression entravée par la profusion de roseaux.

- Ah ! ces massettes !...
 - Ne critiquons pas ce végétal. Certains peuples trouvent dans leurs racines un apport nutritif considérable.
 - Je veux bien vous croire, mais en l'occurrence, elles représentent une nuisance.
 - Nuisance pour les uns, abondance pour d'autres. Voilà une des leçons que nous enseigne la vie.
 - Notre meilleur maître... Il n'empêche que je fatigue...
 - Oui, l'effort est rude... mais le jeu en vaut la chandelle.
- Moi aussi, je ressens... une certaine faiblesse...

Ah, enfin ! braves petites bêtes.

- Mais... le but... est proche...
- Oui... À... portée... de main...
- À... nous... les... cuisses...
- Ah !... pardon... À... nous... les... queues... Bloup...
- Bloup... Bloup...

— Bloup... Bloup...

Saignés comme des canards... par les milliers de petites



succions délicates de sangsues voraces. On dit que la mort par exsanguination est indolore. Ils n'ont pas souffert.

Il ne reste trace des Olibrius que leurs deux feutres flottant sur l'eau glauque. D'abord une, puis deux, puis toute une bande de grenouilles s'en servent de plongeur. Plus bas, rampant de biais sur la vase, les écrevisses s'approchent de ce qui promet de faire un plantureux repas.

Le Bosquet des Fous

X

Tout danse aujourd'hui dans les chemins creux. Tout. Les feuilles des arbres dansent à la brise, les oiseaux du ciel dansent sous les nuages, les nuages dansent sous le vent d'ouest, les écureuils roux dansent en changeant de tronc, les musaraignes dansent en se coulant de cachette en cachette... Le monde entier danse. Trulle esquisse un pas mais Trulle ne sait pas danser. Et, pour le coup, il le regrette. Pourquoi a-t-il boudé les bals de La Ville, les bastringues de barrière, les guinguettes de campagne ? Est-ce parce que son corps n'a jamais rencontré l'élan et l'oubli qui en sont les moteurs ? L'oubli, il sait pourquoi : *Comment oublier ce qui se passe de laid dans le monde ?* Mais l'élan, l'élan qui transporte, qui fait du corps un jaillissement ? l'élan ne l'a pas touché.

Un mulot frémissant déboule de sous les feuilles mortes et, en trois entrechats, s'élance vers un buisson. Tout à coup, un pic épeiche martèle un vieux bouleau. Un orvet sort prudemment la tête de sa galerie et, après avoir cligné des yeux, se dirige en ondulant comme une taxi-girl vers une malheureuse limace. De fins cirrus, tout en effiloches, dansent un lent menuet avec le soleil. Trulle est troublé. Qu'a la nature aujourd'hui ? Il s'en sent exclu. Pourquoi l'élan l'a-t-il dédaigné ?

Il remet en place son baluchon d'un coup d'épaule et allonge le pas. S'il veut atteindre le Bosquet des Fous avant la nuit, il ne faut pas traîner. Le Bosquet des Fous... Tant d'histoires courent sur son compte, les unes effrayantes, les autres merveilleuses, mais toutes en louent la beauté. On dit de lui qu'il n'héberge que les arbres les plus hauts, les plus vénérables. On dit aussi que quiconque s'y hasarderait y perdrait la raison. Mais on dit tant de choses...

Les grands arbres sont si rares qu'on honore les lieux où ils sont réputés s'être élevé. Quelques margoulins font même commerce de leurs supposées feuilles séchées aux vertus prodigieuses. D'autres vendent à prix d'or de « vrais » morceaux de bois issus de « vrais » grands arbres. *Chaque époque a les reliques qu'elle peut.* Que de légendes entourent ces êtres exceptionnels !

Il reste encore quelques grands arbres rescapés dans la région mais Trulle se garde de s'y rendre ; leur emplacement est le siège de grands tumultes rassemblant dévots, tire-laine et marchands. Il n'aime pas les foules, se méfie des cultes et tient commerçants et voleurs pour une même engeance. Pourquoi attribuer des propriétés miraculeuses aux grands arbres ou aux hannetons, dont les petits cadavres vernissés se portent en amulettes, sous prétexte qu'ils ont à peu près disparu ? *Ce n'est pas honnête, pense-t-il, trop facile : on fait les cons, on bouleverse, on asphyxie et puis on invoque ceux qu'on a exterminés !* Mais il désire rencontrer les grands arbres, les sa-

luer, se recueillir dans la solitude de leur ombre. C'est pour cela qu'il marche vers le Bosquet des Fous : tout le monde en a peur.

Après quelques kilomètres il quitte le chemin creux et s'engage dans la plaine. Elle est, comme d'habitude, presque vide de gens. À peine distingue-t-il au pied d'une colline un village fortifié dont les murs s'écroulent. Ses semblables se sentent en sécurité dans leurs bourgs et leurs villes... Lui a quitté la sienne, celle qu'on appelle par ici La Ville, pour cause d'étouffement et d'ennui ; depuis, comme d'autres rêveurs d'espace, il erre dans les chemins creux.

Il juge au soleil qu'il est l'heure de manger. *Que dirais-tu d'un pistolet au haché, Trulle ?* Il s'installe à l'ombre maigrelette d'un arbre chétif comme le sont ceux de la plaine pour prendre son repas. Nom de Dieu ! Voilà que les miettes tombées de son pistolet font elles aussi la sarabande sur le sol ! *Ça commence à bien faire...* La gaucherie et les hésitations de la farandole font tomber l'illusion : ce sont les fourmis qui mènent le bal... *Il n'empêche... J'apprécierais que le monde se tienne tranquille !* Un lombric frénétique se tortille à ses pieds.

Il est temps de gagner le Bosquet et sa futaie hiératique.

On ne peut manquer le Bosquet des Fous. Il occupe fièrement le sommet d'un monticule et se signale des lieues à la ronde. Trulle s'arrête pour jouir de la vue. Il est encore loin, le Bosquet est encore minuscule, mais il en émane déjà une majesté indiscutable. Il fait une deuxième station à une centaine

de mètres du bois. Lui qui ne connaît en fait d'arbres que ceux, modestes, qui bordent les chemins creux et ceux, rabougris, qui s'efforcent de survivre dans la plaine, éprouve un frisson face aux troncs altiers. Frisson d'émerveillement autant que d'appréhension tant les grands arbres expriment la fierté, peut-être l'arrogance... *Foin des contes de bonnes femmes ; le Bosquet est un bosquet, rien de plus.*

Il y pénètre.

Il est impossible de l'embrasser d'un seul regard ; entre sol et canopée l'œil doit choisir ou balayer de bas en haut ; la plaine est une morne surface, les chemins creux de charmants sillons, mais le Bosquet, chose exceptionnelle, est un volume tout en verticales. Trulle reste immobile et silencieux, moins sous l'effet de la stupeur que du recueillement : il s'est engagé dans une cathédrale aux immenses piliers, dont il ne connaît ni les rites ni les prières.

Le sous-bois est sombre et les éclaboussures de lumière qui le parsèment ne permettent qu'à quelques buissons et rejetons des grands arbres d'y croître, mais est un paradis pour les champignons... Bolets, russules, coprins, lactaires délicieux et girolles ramènent Trulle à des considérations plus terre à terre : *Quelle fricassée cela ferait... !* De formidables amanites tue-mouches, les plus grosses que Trulle ait jamais vues, introduisent des touches pourpres sur le tapis de feuilles mortes, et de surnoises amanites phalloïdes et vireuses, calices et anges de la mort, s'offrent humblement à la gourmandise des ignorants. *Vous ne m'aurez pas, traîtresses !*

Il marche vers un arbre.

Et ne peut faire autrement que d'en effleurer l'écorce. Ce n'est pas une écorce, c'est une peau, une peau grise et épaisse, une peau d'éléphant comme on dit dans la légende : *Mon Dieu ! un hêtre !* L'arbre mythique de tous les contes des veillées. L'Arbre-roi, l'Arbre-mage, l'Arbre de très haute futaie, le Grand absent, le Disparu-à-jamais... il a tant de noms. Alors qu'il n'est qu'un souvenir... Et voilà que le Bosquet des Fous en compte des centaines !... Il en tremble presque.

La peau du hêtre est si soyeuse qu'il se prend à la caresser, attendant, sans bien sûr oser se l'avouer, que le géant lui communique un peu de sa force paisible. Au vrai, il ne ressent qu'un picotement au bout des doigts, pas désagréable mais trop intime, trop proche du trouble qu'il a ressenti alors qu'il rassemblait les morceaux épars de la belle assassinée. Il retire sa main.

Il prend le temps d'explorer l'arbre du regard, élevant les yeux progressivement. Le fût est parfaitement lisse jusqu'au houppier, dont les branches se dressent vers ce qu'on devine être le ciel, invisible d'en bas. Si haut ! si haut ! Son foutu vertige le prend, et il doit s'asseoir au pied de l'arbre, les fesses sur une racine, le dos calé contre le tronc. Le picotement vient se nicher le long de son épine dorsale, et cette fois Trulle ne l'évite pas ; il assure plus fermement sa position. Bientôt, son corps entier fourmille. Il s'endort.

C'est le saut d'un petit animal sur son ventre qui le réveille. Quand il ouvre les yeux, il ne voit qu'un éclair grisâtre filer sous

un roncier. Il attend. Et un museau apparaît, un museau pointu à truffe rose, puis deux yeux noirs ronds comme des billes, puis deux petites oreilles rondes, enfin un plastron jaunâtre... *Une fouine ! Elle a dû me prendre pour une souche...* Ses compagnes ne sont pas loin et bientôt il surprend près de dix museaux pointant de sous les ombrages. *Une bande de fouines...* On croise souvent des fouines dans les chemins creux mais si farouches qu'à peine aperçu le museau on en voit la queue. Celles-ci semblent moins sauvages ; elles restent à l'abri des feuillages, certes, mais ne se sauvent pas. Leurs yeux non plus ne cillent pas, tous braqués dans la même direction... Tonnerre ! elles l'observent ! *Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?...* Il n'ose bouger de crainte de les effrayer ; elles n'osent bouger de crainte... »

— ... **De... t'effrayer...**

D'où vient cette voix au débit si lent, au timbre si grave qu'elle semble un grondement ? Serait-ce ainsi que débute la folie du Bosquet, en entendant une voix de tonnerre imaginaire ?

— **Ah ! ah ! le... Bosquet... des... Fous, n'est-ce pas ?**

— Exactement. Qui êtes-vous ?

— **Tu me... pousse... du cul... et me demande... qui je suis ?**

— Vous voulez dire... Ce n'est pas possible, voyons... Les arbres ne...

— **La preuve... que si. Je disais... Les fouines... Elles ne veulent... pas... t'effaroucher... Toi, leur... veux-tu... du mal ?**

— Bien sûr que non.

— **Dans ce cas... Attends... Fouines !!... Écoutez-moi ! L'animal... à deux pattes... n'est pas... méchant. Vous pouvez approcher.**

La voix de basse profonde du hêtre résonne et se répercute dans le Bosquet, confirmant son statut de cathédrale. Il y a un instant d'hésitation chez les fouines mais elles se glissent vite hors de leurs cachettes et se mettent à bondir sur place comme des folles. Elles sautent haut, pattes presque jointes. Elles sont si drôles ! Trulle éclate de rire. Les fouines s'arrêtèrent immédiatement pour l'examiner avec intérêt. Elles se regardent, et l'une d'elles, la plus délurée certainement, part d'une sorte de stridulation répétée. Toutes reprennent le cri. Et leur ensemble reproduit, en plus aigu, le rire de Trulle !

— Elles sont formidables !

— **N'est-ce... pas ?**

D'autres fouines accourant de tous côtés viennent se joindre au chœur. Et le rire de Trulle emplit le Bosquet de ses cascades. Les petits animaux forment cercle et entament une ronde endiablée...

— Décidément, tout le monde danse aujourd'hui...

— **Oui. Nous... adorons... danser. Pas toi ?**

— Je ne sais pas danser. L'élan m'a négligé...

— **L'élan... oui. Il est... nécessaire. Mais l'oubli... est... indispensable...**

— Comment oublier les turpitudes du monde ?

— **Qui... parle... du monde ? Je... crois que... nous, les hêtres, sommes... bien... placés... pour apprécier... la vilénie... non pas... du... monde mais...des humains. Je parlais d'oubli... de soi. C'est la... clé de... la danse.**

L'oubli de soi ? Trulle n'a pas envisagé les choses sous cet angle.

— Tu as l'air d'en connaître un rayon sur le sujet...

— **C'est que... nous... dansons... souvent.**

— Vous dansez ? Mais vous n'avez pas de pieds... Vous ne pouvez vous déplacer, voyons...

— **Rectification : nous... avons... un pied. Mais... il est exact... que nous... ne dansons... pas de... cette... manière.**

— Je n'ai jamais vu d'arbre danser.

— **C'est... dommage... mais... normal. Question... de mise... en phase... Veux-tu... que... je te mette... en phase... avec nous ? Ça ne... fait... pas mal. Et tu... nous verras... danser.**

— Ça me dirait bien...

— **Attends...**

Le fourmillement reprend et s'intensifie, engourdissant Trulle jusqu'à une forme de torpeur ; son corps semble peser des tonnes, ses membres ne se meuvent plus qu'avec une extrême lenteur. Il essaie de parler mais sa bouche est pâteuse, sa

langue épaisse, et sa voix... Mon Dieu ! sa voix semble sortir d'une caverne...

— **Que... se... passe-t-il ? Ma... voix ?...**

— Ne t'en fais pas, c'est réversible.

— **Et... la tienne ?...**

La voix du hêtre est à présent flûtée et fluide, une voix de rossignol.

— C'est la mise en phase. Maintenant, ton temps propre est celui d'un arbre. Tu entends comme un arbre, tu vois comme un arbre, comme nous.

— **Je m'y... perds. C'est donc... ta vraie... voix ?**

— Je ne sais pas si elle est plus vraie que l'autre ; c'est simplement celle de notre vibration temporelle. Mais ne parle pas trop, cela te fatiguerait. Regarde-nous danser plutôt.

Les grands arbres se balancent, en désordre d'abord, puis de concert, les troncs se courbent, fléchissent, sinuent en une singulière harmonie, et le Bosquet entier devient une danse, une ondulation, un ondolement subtil et entraînant. Trulle, enchanté, surprend sa main qui trace des arabesques dans l'air, accompagnant du geste les imposantes oscillations des hêtres. Il se lève lentement, son corps serpente. Il danse. Au-delà du monde, au-delà de lui-même. Il danse.

— **J'ai... l'élan, j'ai... l'oubli !!! Je... danse. Oh ! Regarde... les fouines, on les... dirait... montées... sur ressort !**

— Hé ! hé ! Il est vrai que les animaux nous semblent fort agités à nous autres arbres. Question de perception... Nous

vivons très vieux, tu sais, alors nous ne nous pressons pas, notre corps ne se presse pas, nous considérons les choses avec une infinie patience...

— **Je n'ai... jamais... rien vu... de si... magnifique... que votre... ballet !**

— Merci, petit homme. Cela fait des siècles que nous pratiquons notre art. Maintenant, je te rends à ta temporalité. **Voilà.**

— J'étais infirme et je suis guéri. Dorénavant, je danserai à ma guise avec le monde : j'oublierai tout et l'élan suivra. Grâce à vous, les hêtres...

Les fouines ont abandonné leurs ressorts, elles se précipitent sur Trulle en riant aux éclats

— **N'oublie pas... les... fouines. Ce sont... nos amies. Elles... viennent... nous gratter... quand... ça... nous chatouille... Elles sont... importantes. Elles... sont nos... parentes, elles... portent... le même nom... que nous.**

— Mais vous vous appelez hêtres, elles fouines.

— **Aujourd'hui, oui... Autrefois, les... hommes disaient... fagi, fayards, fouteaux... ou... simplement... fous, et la fouine... était réputée... se plaire... parmi les... fous. C'est ainsi. Nous... sommes... des fous. Elles, ce... sont... des folles, tu... l'as constaté.**

— Alors... le Bosquet des Fous...

— **... veut simplement...dire le... petit... bois... de hêtres.**

— Et le vieux nom est resté... Mais... et les autres humains ?... Tu sais qu'ils vénèrent à leur façon un peu fruste les

grands arbres et qu'ils idolâtrèrent les hêtres. S'ils comprennent ce que signifie le Bosquet des Fous, n'accourront-ils pas s'emparer de vos feuilles et tailler dans votre bois des porte-bonheur ?

— **Oh ! oh ! Ils... ont bien... trop... peur. Et... ils ne... savent plus... à quoi... ressemble ou... plutôt... ressemblait un... hêtre. Alors ?... Alors... on danse !**

— Alors on danse... Alors on danse...

La cloche

La cloche sonnait au loin, lancinante, constante. « Un village à cet endroit ?... » Pourtant, dans le souvenir de Trulle, tout alentour s'étendait une lande déserte et marécageuse sur laquelle il lui paraissait impossible de construire. Il grimpa sur le talus pour s'en assurer. En effet, aucun village ni église à l'horizon, pas même une de ces chapelles de campagne qu'on découvrait soudain dans les lieux les plus déserts, les plus inattendus. Une cloche seulement, ou plus exactement le son d'une cloche, une cloche sans clocher, sans campanile, sans aucun bâti érigé pour la supporter. Où donc se trouvait-elle ?

Trulle était curieux et voulut en avoir le cœur net. Il quitta donc le chemin creux pour s'engager sur le plateau. Une cloche porte loin, surtout sur une fagne désolée ; il se pouvait donc qu'elle fût hors de portée de vue tout en semblant proche, et rien de plus difficile que de localiser une cloche au son, dont les vibrations rebondissent sur le sol et les obstacles, et sont portées, détournées, atténuées ou renforcées par le vent et les accidents météoriques. Après une heure de vaine recherche, il décida qu'il lui fallait changer de méthode, ne plus se fier à l'acoustique, capricieuse, mais à la géométrie, implacable. Il partit donc d'un point et décrivit une large spirale équilatère dont le pas était donné par la distance qui le séparait de l'horizon, une progression fastidieuse et souvent épuisante tant

le sol par endroits était fangeux mais qui l'assurait que pas un pouce du paysage n'échapperait à son regard. Toujours la cloche sonnait avec la même intensité ; toujours la lande restait sauvage et la cloche invisible.

La cahute était évidemment trop petite et fragile pour abriter un beffroi de cloche, et celle-ci, de belle taille si on se fiait à son timbre, en réclamait un qui fût solidement charpenté. Mais de la fumée s'échappait du toit et celui ou celle qui y habitait pourrait sans doute l'éclairer sur la cloche insaisissable. L'occupant était un homme à la longue barbe blanche, vraiment très longue et très blanche, si longue et si blanche qu'elle couvrait ses pieds et courait sur le sol de terre battue comme un paillason neigeux. Un franc sourire que les lacunes et les chicots de la dentition n'altéraient en rien rayonnait au milieu d'un réseau de profondes rides. Les yeux pétillaient.

— Bonjour l'ancêtre.

— Bonjour mon gars. Qu'est-ce qui t'amène dans ce trou perdu ?

— La cloche. Elle sonne depuis des heures mais je n'arrive pas à la situer... Alors, quand j'ai aperçu votre maisonnette, j'ai pensé...

— Une cloche, dis-tu... Quelle cloche ?

« Aïe ! il doit être sourd comme un pot... »

— Vous n'entendez pas ? Elle sonne à toute volée.

— Certains voyageurs, impressionnés par l'immensité de la fagne, croient entendre les bruits les plus étranges, des ulule-

ments de fantôme, des hurlements de loups, des pas qui résonnent... Illusions !

— Je ne dis pas, mais le tintement de cette cloche est bien réel ! Écoutez... Zut, il vient de cesser.

— Tu vois ! Ne t'en fais pas, mon gars, cela s'appelle une hallucination auditive. Tu n'es pas le premier à qui cela arrive ; ce plateau est propice aux mirages.

— Vous vous moquez de moi ! Je suis certain que vous l'avez parfaitement entendue.

— Ce que moi, je ne comprends pas, c'est que toi, tu l'aies entendue...

— Vous parlez par énigmes, l'ancêtre. Si vous vous étonnez que moi, je l'aie entendue, cela veut dire que je n'aurais pas dû l'entendre et que vous, par conséquent, l'avez entendue.

— Tu es un raisonneur, mon gars, j'aime ça. D'où viens-tu donc ?

— De La Ville. Mais cela fait un bout de temps que j'erre dans les chemins creux... Il y en a un qui ne passe pas loin d'ici.

— Oui, je connais ce chemin... Les chemins creux... c'est une explication... As-tu déjà parlé à des arbres ou à des animaux ?

— J'ai parlé aux hêtres du Bosquet des Fous, à une mouette aussi, et à un mioche à la casquette à l'envers.

— Ce n'est pas ce que j'appelle un animal.

— Il a subi la transformation. Je lui ai parlé après.

— Je vois... Tu leur as parlé, bien... Mais t'ont-ils répondu ?

— Évidemment. On a beaucoup bavardé. Tous sont devenus des amis.

— Dans ce cas...

— Quoi, dans ce cas ?

— Écoute.

La cloche se remit à sonner au loin, au près, à gauche, à droite, devant, derrière, au sein même du cabanon de l'ancêtre, partout avec la même intensité ; elle emplissait le monde à l'entour de sa dense sonorité comme si elle émanait de chaque point de l'espace. Cette fois, son rythme était si complexe qu'il réclamait une attention soutenue pour le suivre. Trulle s'aperçut que jusqu'alors il avait entendu la cloche mais qu'à présent il l'écoutait. Les variations de tempo, de brillance, de profondeur, les silences, les soupirs, les attaques qui se succédaient et semblaient découler les uns des autres, témoignaient d'une extrême virtuosité. C'était une monodie à la fois pleine et légère, d'une beauté incomparable.

Trulle avait la larme à l'œil.

— Ça fait toujours son petit effet, pas vrai ?

— C'est magnifique ! C'est vous la cloche, n'est-ce pas ?

— Reste poli, mon gars ! Disons que j'y participe.

— Où est-elle ?

— Je l'ignore.

— Mais il faut bien qu'il y ait une cloche quelque part.

— Il faut, il faut... Il ne faut rien du tout ; il y a ce qui est et le reste qui se prépare. Le monde est toujours gros du reste, tu sais. J'engrosse le monde en quelque sorte, hi ! hi ! je dois être

un vieux cochon.

— Vous voulez dire que vous produisez le son d'une cloche sans qu'il y ait de cloche ?

— La formule est brutale, mais c'est à peu près ça.

— De la ventriloquie, alors ?...

— Je n'apprécie guère les talents de société. Je ne suis ni ventriloque, ni prestidigitateur, ni hypnotiseur, ni même péto-mané...

— Alors, comment ?...

— Je ne sais pas au juste. Pour être proche de la vérité, je devrais dire que c'est une cloche intime... Quelque chose en moi titille le paysage, l'atmosphère du paysage, toutes les dimensions du paysage ; ce sont elles qui produisent le son, une espèce de résonance ou d'harmonique avec le monde... Je ne sais décidément pas...

— Un genre de don, alors... Il y a des enfants qui...

— Non, mon gars. Quand j'étais gamin, je me faisais parfois sonner les cloches, hi ! hi ! mais n'en sonnais pas moi-même. J'étais un gosse tout à fait ordinaire, un peu turbulent, mais je ne crois pas que la turbulence ait à y voir. C'est arrivé un peu par hasard. J'ai entendu une cloche et, comme toi, je l'ai cherchée en décrivant une large spirale mais impossible de la trouver. Alors, je me suis fié à mon oreille, tentant de me rapprocher de la source du son en gardant les yeux mi-clos. Quand je crus y être parvenu, je rouvris grand les yeux : j'étais revenu à mon point de départ, c'est-à-dire à moi-même... Et j'ai compris. Ensuite, j'y ai pris goût, je me suis efforcé d'appivoiser le phé-

nomène, puis d'améliorer ma technique... Voilà.

— Eh bien, vous avez réussi. Quelle maîtrise ! Bravo !

— On ne maîtrise jamais parfaitement le mystère. Il m'arrive de sonner sans l'avoir voulu, de connaître une panne momentanée, de jouer un autre air que celui que j'ai en tête ou de cafouiller dans une exécution... Mais, c'est vrai, en gros j'ai progressé.

— Et vous vous êtes isolé pour pouvoir pratiquer tranquillement votre art ?

— Non, mon gars, pour de tout autres raisons dont nous ne parlerons pas ; mais il est exact que cela favorise le recueillement et donc l'art de la cloche.

— Dites, l'ancêtre, je ne sais pas comment vous vous débrouillez pour vivre ici, mais...

— Ne t'en fais pas pour moi. J'ai un potager derrière la maison et quelques volailles, je ne suis pas exigeant. Et il y a de la tourbe un peu partout pour le chauffage. Parfois, l'un ou l'autre promeneur m'offre un petit quelque chose...

— Justement, voudriez-vous partager un pistolet au haché ?

— Ce ne serait pas de refus, mon gars, il y a belle lurette que je n'en ai pas mangé.

Trulle continua longtemps à bavarder avec le vieux. Quand le soir tomba, celui-ci disparut dans le potager y ramasser de quoi faire une soupe.

— Soupe aux navets. Ça te va ?

— J'adore.

Après le repas, le vieux sonna pour égayer la veillée ; passant des joyeuses volées de mariage au tintement de l'angélus, avec quelques incursions dans les rythmes africains. Trulle était conquis.

— Tu sais, mon gars, je ne suis pas réduit à une seule cloche, je peux aussi carillonner. Et je m'amuse à faire des transcriptions des œuvres que j'aime, les Gymnopédies de Satie ou les Suites pour violoncelle seul de Bach, par exemple. Tu as un air préféré ?

— Les Suites, ce sera parfait, l'ancêtre...

Ce fut une expérience surprenante pour Trulle. Surprenante et délicieuse. Le vieux faisait vibrer ses bourdons comme des cordes basses qui, en se répercutant dans la bicoque, prenaient des dimensions monumentales.

— Et vous prétendez qu'il n'y a que nous deux qui puissions nous régaler de cette musique !...

— Oui. Parfois je le déplore aussi mais c'est ainsi. La plupart des gens sont sourds aux cloches intimes, comme d'ailleurs aux animaux, aux arbres... Peut-être devrais-je me rendre dans les chemins creux et y jouer pour les errants ?

— Accompagnez-moi, l'ancêtre, vous aurez du public...

— Je suis vieux, mon gars, mais je ferais bien un bout de chemin avec toi.

— Tope-la, l'ancêtre...! Quand même, je me demande pourquoi les autres n'entendent pas votre cloche...

— Moi aussi. C'est étrange. Ce n'est certainement pas un problème d'oreille : ils en ont deux, et la plupart du temps en

ordre de marche. Ça doit se passer ailleurs... Peut-être manquent-ils de curiosité ou d'attention. Mais s'ils ne l'entendent pas comme nous elle produit néanmoins des effets sur eux.

— Comment cela ?

— Si, par exemple, je sonne le glas, il m'arrive de trouver des voyageurs assis dans la bruyère en train de pleurer sans raison, d'autres frissonnant alors que le soleil darde. Et si je carillonne une fugue ou une gigue, ceux que je croise sifflotent et parfois même esquissent quelques pas de danse, tout seuls dans la fagne. En retour, ma journée est joyeuse ; tout le monde y trouve son compte. J'évite de sonner le glas. De toute façon, cela me rend triste aussi...

Pendant que Trulle et l'ancêtre bavardent à la lueur d'une chandelle en sirotant du vin de sureau, la nuit, noire, est tombée. La nuit noire et ceux qui la hantent, brigands, chauffeurs de pieds, malandrins, coupeurs de route... Et justement, trois hommes rodent autour de la cabane de l'ancêtre, vêtus de longs manteaux sombres, armés de gourdins et de couteaux et même d'un antique tromblon. Ils chuchotent.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée...

— On était tous d'accord hier soir. Tu te montrais même le plus décidé d'entre nous.

— Hier, c'était hier... et vous m'aviez fait boire.

— Tu parles ! Tu étais déjà saoul comme un cochon quand tu nous as rejoints chez la Roberte !

— Peut-être bien. N'empêche qu'aujourd'hui ça ne me plaît

plus guère. C'est un sorcier, ce particulier ; toute la région le sait.

— Sorcier, je veux bien, mais un sorcier qui a été propriétaire de la plus grosse usine de caramels mous de La Ville avant de jouer les ermites. M'étonnerait qu'il n'ait pas quelques économies... Et où penses-tu qu'elles soient ? Ce n'est pas le genre à fréquenter les banquiers. Le magot est ici, à portée de main... Ceux qui ont les foies peuvent filer, on les retient pas, y en aura plus pour les autres. Alors, qui en est ?

— Moi, pour sûr !

— Bon, d'accord, je tente le coup.

— À la bonne heure ! Bon, je propose qu'on y aille franco : on défonce la porte, on demande gentiment au vieux où il a planqué le pognon, et s'il fait des histoires, on le lui demande méchamment. D'accord ?

— D'accord.

— D'accord.

— Alors, on y va.

Ils approchèrent, guidés par leur lanterne sourde, silencieux, et se postèrent devant la porte, prêts à agir.

— Merde ! Écoutez... Il y a du monde ; le vieux n'est pas seul.

— Il a raison ; j'ai entendu rire.

— Homme ou femme ?

— Homme. Ça ne se présente pas comme prévu...

— Ce ne sont pas deux quidams qui vont nous faire renoncer à la grosse galette, non ? On y va !

— On a de la visite, mon gars...

— Vous croyez ?...

Vlam !! La porte vola en éclats et les trois pieds nickelés bondirent dans la petite pièce dont la bougie fut soufflée par l'air froid de la nuit noire.

— Merde ! On n'y voit plus rien. Tire le volet de la lanterne, nom de Dieu !

— Ne vous inquiétez pas, messieurs, je rallume la chandelle.

— Non, l'ancêtre !...

— Ne t'en fais pas, mon gars... Voilà. Ah ? vous êtes trois... Oh ! oh ! et armés dirait-on ? Que pouvons-nous pour vous ?

— Ton blé, le vieux ! Et fissa si tu ne veux pas tâter de nos casse-têtes !

— Vous me paraissez fort agressifs, jeunes trous du cul !

— Ta g... Putain ! Qu'est-ce qui se passe ?...

La note aigre et intense du tocsin, répétée inlassablement toutes les demi-secondes, résonnait dans toute la plaine, y jetant une glaçante alarme générale.

— Je sais pas mais ça craint !...

— Je vais vomir...

— On décampe !

— Filons !

— Filons !

Et le glas s'éleva, grave, soutenu, terrible...

— Maman !

— La mort, la mort !...

— Le gibet, la hache, le sang !...

— Et voilà, mon gars.

— Bravo, l'ancêtre ! La leçon est rude mais ils la méritaient.

— Et plus encore ceux qui ont dépossédés ces pauvres hères de leurs maigres terres. J'ai reconnu Jean Waquelet, un petit métayer chassé de sa ferme il y a trois ans. Il faudra que j'aille un jour sonner glas et tocsin sous les balcons des beaux quartiers.

— Dommage que je ne puisse en faire autant... Je vous aurais accompagné.

— Tu entends, donc tu peux sonner. Mais laissons la nuit tranquille maintenant.

— Ce que je ne comprends pas c'est ce que ces canailles comptaient trouver dans la pauvre chaumière d'un ancêtre...

— Va-t'en savoir. Il y a tant de désespoir dans nos régions... beaucoup sont prêts à tout. Allons nous coucher, mon gars.

— Allez ! vas-y, sonne. Tu en meurs d'envie.

— Vous croyez ?...

— Sonne, je te dis !

Et la cloche intime de Trulle tinta sur la lande, malhabile, laborieuse encore, mais parfaitement audible pour qui savait entendre.

— Et voilà, mon gars, tu es un sonneur maintenant. Viens, allons dans ces chemins creux où tu erres.

— On fait un crochet par les beaux quartiers ?

— À ton avis ?

Table des matières

La tour.....	2
La Ville.....	19
La mer.....	35
Le bunker.....	46
Le village	59
L'usine	72
En pièces détachées.....	90
Secret.....	100
Les Olibrius.....	112
Le Bosquet des Fous	124
La cloche.....	135
Table des matières	147